

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

121

onzième année

janvier 1964

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	35 F	18 F
Etranger	45 F	23 F
Abonnement de soutien : 1 an : 40 F — Etranger : 50 F		
Abonnement d'Honneur : 100 F		
Le numéro : 3,50 F		

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

*Timbre pour toute correspondance.
0,50 F pour tout changement d'adresse*

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuell likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Journal of Sexology. Whiteway Building. Bombay. Inde.

Boîte postale n° 1. Forest 3. Bruxelles (Belgique).

Mattachine, Mission Street, 693. San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1964 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1964. N° 389 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

ONZIÈME ANNÉE

JANVIER 1964

SOMMAIRE

Les désirs d' <i>Arcadie</i> , par ANDRÉ BAUDRY	5
Tchaïkovsky, par MARC DANIEL	11
Farce administrative, par RAPHAËLLE SORIANA	19
Pages de carnet, par ROBERT AMAR	24
Les Cousins d'Amérique, par MARC DANIEL	30
Héroïne malgré lui, par PAUL GAUTHIER	44
Nos amis d'Angleterre	52
Le Danseur, poème de GUILLOT DE SAIX	4

LIVRES :

<i>La Nuit de plomb</i> , de H. H. JAHNN	59
<i>L'Orangerie</i> , de S. JACQUEMARD	61
<i>Montmeurtre</i> , de M. B. ENDREBE	62
<i>L'Honorable M. Théo</i> , de E. HELY	63
<i>L'Amour à Rome</i> , de P. GRIMAL	64

LE DANSEUR

Khâtil,
Ton corps souple se cambre et tes lèvres sont chaudes,
La fièvre des baisers te brûle en te mordant,
Sous tes beaux cheveux noirs brille un regard ardent,
Danseur, autour de moi, vivant désir, tu rôdes...

Khâtil,
Sous ton collier fait de rubis et d'émeraudes,
Les roses de tes seins ont un fard impudent,
Ta taille tremble entre les mains te dénudant
Et leurs caresses sur ton corps font des maraudes.

Khâtil,
Où donc es-tu? là-bas, au cœur de l'Hindoustan,
Tu t'es fané comme une rose. En t'attristant
Tes yeux se sont gonflés de larmes. Ton ivresse,
Transformée en douleur, interroge les cieus.
Tu vois ton pauvre corps envahi par la graisse,
Tu pleures, impotent, livide, chassieux...

Khâtil.
Tu te rêves, éphèbe agité par la danse,
Dans tes élans capricieux et gracieux,
Tes talons au tapis martelaient la cadence,

Khâtil,
Et tes yeux se fixaient sur les miens, tes grands yeux
Tes yeux d'envoûtement, tes yeux de biche tendre,
Je vois là-bas tes bras faibles vers moi se tendre...
Tu meurs...

GUILLOT DE SAIX.

Arcadie présente ses Meilleurs

Vœux à ses abonnés et à ses lecteurs

LES DÉSIRS D'ARCADIE

par ANDRÉ BAUDRY

La modification de notre couverture indiquerait-elle une modification plus profonde?

Renierions-nous notre passé? Je veux dire tout ce que pendant dix ans nous avons écrit ici.

Nous serions-nous trompés? Aurions-nous fait fausse route?

Quelqu'un nous aurait-il conseillé une bifurcation?

Les résultats seraient-ils si dérisoires que nous devrions, pour ne point sombrer, diriger notre action dans un sens différent?

Questions que certains de nos lecteurs peuvent se poser, surtout les traditionnalistes, ceux qui considèrent qu'aller de l'avant, que se transformer, c'est toujours et obligatoirement se renier et perdre beaucoup.

Nous n'avons, en janvier 1964, rien à détruire, rien à effacer, rien à cacher de ce que nous avons dit, fait, écrit, créé, depuis janvier 1954.

Nous n'avons pas à rougir, nous n'avons pas à nous humilier, nous n'avons pas à regretter, nous n'avons pas à nous défendre.

Arcadie — avec toute son âme — avec les moyens dont elle disposait : moyens intellectuels ou matériels, a réalisé ce qu'elle pouvait réaliser.

Plus que d'autres œuvres humaines, elle avait d'ailleurs à s'asseoir d'abord. C'est-à-dire *Arcadie* avait à faire la preuve de son sérieux, de sa dignité. Elle avait à dire, à redire, à rabâcher une éthique, une morale, une discipline.

Sans exemple à copier, sans soutien d'aucune sorte — si ce n'est le soutien de certains homophiles convaincus de l'urgence d'une action — *Arcadie* devait elle-même, *sans la*

faculté de pouvoir se tromper — se réaliser chaque mois par cette revue, et éduquer les homophiles ou les instruire ou les reconforter.

Ceci fut fait.

Alors?

N'attachons qu'une importance mineure à ces changements de typographie, de disposition, de présentation; voyons-y seulement peut-être une manifestation tangible de notre souci de rester à côté des autres, de faire comme les autres — puisque *rien* ne doit nous singulariser, puisque nous sommes — je le répète, je me répète — *à côté des autres*. Cela, en tout cas, c'est certain, ne signifie pas qu'*Arcadie* change d'orientation, change de philosophie, de morale, et que cherchant à plaire davantage, elle consent, enfin, à baisser son niveau, à flatter davantage.

Qui d'ailleurs le veut? Y a-t-il un seul Arcadien, assez peu raisonnable, bien au courant de la vie des homophiles et de la vie de l'homophile dans notre société, qui pourrait le vouloir?

Dix ans de réflexion, dix ans de sérénité : dix ans qui me donnent le droit, au seuil de cette onzième année, de préciser peut-être certains de nos désirs.

L'ETAT ET LES HOMOPHILES.

Plan très général, il ne s'agit pas seulement de l'Etat français. *Arcadie* n'est pas, ne veut pas être un organe strictement français, nous nous intéressons à l'homophilie qui est dans tous les Etats. Les nouvelles des pays étrangers que nous publions régulièrement dans nos pages le prouvent. *Arcadie* est lue dans tous les pays. *Arcadie* souhaite donc d'abord que là où l'homophilie est un délit même entre majeurs consentants, la loi soit abrogée. C'est pourquoi elle soutient les associations anglaises ou allemandes qui luttent pour cette légitime liberté.

Là où la loi ne condamne pas l'homophilie comme telle, *Arcadie* a pourtant bien des souhaits à exprimer.

Ainsi, que l'Etat, que les représentants de l'Etat : ministres, hauts fonctionnaires, que le pouvoir judiciaire veuille bien — enfin — aborder ce problème avec autant

d'objectivité et de sérénité que n'importe quel autre problème soumis à sa réflexion.

L'homophile est un homme comme n'importe quel autre homme.

Même lorsqu'il désobéit à un article du code pénal.

Avant de proférer des menaces contre lui, avant de le rendre responsable de l'immoralité, de la débauche des jeunes, de la recrudescence des maladies vénériennes, on doit mieux approfondir les multiples facettes de l'homophilie.

L'Etat n'a pas à condamner l'homophile en tant que tel.

Il doit — le cas échéant — le protéger comme n'importe quel citoyen, dès l'instant où sa vie est conforme aux lois en vigueur, il ne doit pas écouter d'une oreille trop attentive des ligues, des associations, des groupements qui voudraient la condamnation des homophiles. Il doit reconnaître la *nature* homophile. Qu'il punisse les excès, ici comme ailleurs, la vie en société l'impose, mais qu'il n'aille pas au-delà. Nous ne permettrons jamais des procès d'intention, des procès de nature.

LES EGLISES ET LES HOMOPHILES.

Nous ne demandons pas aux Eglises la compassion.

Nous leur demandons justice.

Il y a dans *Arcadie* des milliers de chrétiens qui m'imposent ce que j'écris aujourd'hui. Principalement des catholiques.

Le Concile Vatican II, qui a déjà montré quel renouveau il voulait, même en théologie dogmatique, doit être assez courageux pour aborder la morale avec la même prudence, mais avec la même volonté de rajeunissement. *Arcadie* compte en son sein beaucoup d'ecclésiastiques, de religieux, de pratiquants. Depuis dix ans, il ne fut pas une semaine où je n'eus à entendre la confession de l'un d'eux, et à lui redonner courage et confiance.

Arcadie souhaite que les théologiens enseignent aux futurs prêtres autre chose que le rigorisme lorsqu'ils auront devant eux un homophile.

Il y a eu des progrès. Nous les avons toujours signalés

ici, que ce soit l'exposé récent du Dictionnaire de Théologie, les recherches entreprises en Hollande sous l'autorité de l'Episcopat, la conférence du Dr Heck à l'Institut Catholique de Paris... et, dans l'intimité, ce que nombre d'Arcadiens ont pu me dire de tel et tel prêtre, et parfois parmi les plus illustres...

Ce n'est point suffisant.

Les condamnations souveraines des Eglises en ce domaine ont permis le suicide moral et physique de nombreux homophiles, je puis en témoigner.

Quoi? Messagères de paix, de charité, de compréhension, de justice, d'amour, Eglises, comment pouvez-vous porter le poids terrible de la mort de ces hommes et de ces femmes que Dieu a voulu différents des autres?

La théologie du péché est une chose, son application est autre chose. J'adjure la hiérarchie de réfléchir à ce que j'ose écrire ici. Les homophiles catholiques seraient blessés à mort s'ils devaient toujours être les seuls à ne pouvoir compter sur la grâce et sur l'amour.

Ah oui, c'est ainsi, c'est peut-être ce que j'ai mis dans *Arcadie* dès janvier 1954, qui a fait que des milliers de chrétiens désemparés sont venus vers nous..., à ces homophiles chrétiens nous avons donné, à la place de l'Eglise, une nouvelle force, un supplément d'énergie, nous sommes en droit, aujourd'hui, de demander aux Eglises, au Magistère, à Vatican II, de les comprendre, de les aider.

LES SAVANTS ET LES HOMOPHILES.

Savants, bien grand mot. Je veux surtout citer ici : médecins, psychologues, éducateurs, tous ceux qui ont une responsabilité dans le monde, tous ceux qui ont l'occasion d'être écoutés, suivis...

Quoi leur demander? Mais, je ne m'étendrai pas : simplement la même réaction que celle de ce savant étranger dont j'ai publié la lettre dans mon éditorial de Décembre dernier.

Nous en revenons toujours à la même chose : *objectivité*. *Arcadie* n'a jamais forcé aucun texte pour tenter de vaines justifications. Elle n'a jamais défiguré un document, elle n'a jamais triché avec la vie de quiconque, elle n'a jamais crié de contre-vérités, elle n'a jamais manifesté mépris,

hargne contre n'importe qui ou n'importe quoi, elle s'est abstenue de toute condamnation.

Ne peut-on demander la même chose au médecin qui reçoit un homophile, ou les parents d'un homophile?

A un professeur, à un savant qui étudie des textes anciens, des vies d'hommes célèbres?

A ces hommes qui, de par leur fonction, leur titre, leur notoriété, sont écoutés, respectés, se font des disciples, est-ce trop leur demander de n'aborder ce sujet, intellectuelle-ment ou physiquement, que saisis d'un grand respect pour l'Etre et son ineffable mystère?

Oh, alors, que de drames évités!

LA PRESSE ET LES HOMOPHILES.

Il me semble que la presse a fait des progrès. Des cas douloureux récents — assassinats, « ballets bleus » — commentés dans plusieurs journaux, l'ont été avec mesure, avec circonspection.

Reste une presse à scandale... mais, il faut reconnaître alors que nous nous trouvons mêlés à la vie intime des rois et des reines, des vedettes... Pour cette presse, tout est bon, alors, n'en parlons pas, et surtout, homophiles, ne l'achetez pas, ne la lisez pas...

Nous regretterons pourtant que la presse française n'aborde jamais ce problème sous son véritable aspect scientifique, humain, comme le fait par exemple la presse britannique.

Les pénibles événements de juillet 1960 illustrent ce que j'affirme : le parlement vote un amendement établissant l'homophilie, fléau social, pas un journal de France ne saisit cette occasion pour expliquer calmement, franchement, proprement, ce qu'est l'homophilie. Des journaux considérés comme d'avant-garde, contactés, ont refusé d'ouvrir leurs colonnes à ce sujet.

Il n'est pas question de demander à la presse d'attirer l'attention de ses lecteurs sur nous. Mais, lorsqu'un grand événement l'oblige à exposer un cas homophile, demandons-lui de saisir cette occasion pour présenter valablement ce problème.

Encore une fois, c'est ce que fait la presse anglaise.

Je pourrais ajouter ici, maintenant, comme tête de chapitre :

LES HOMOPHILES ET LES HOMOPHILES...

Ce qu'*Arcadie* attend des homophiles. Ce sera pour le mois prochain.

Bien sûr que nous nous sentons un peu plus forts qu'il y a dix ans ! Nous avons traversé plusieurs tempêtes, nous sommes sortis indemnes. C'est pourquoi je me suis permis de formuler des souhaits au seuil de cette nouvelle décade.

Dois-je ajouter que pour faire prendre en considération ces vœux, pour mieux faire entendre la voix d'*Arcadie*, la porter partout où elle doit être entendue, il faut que nous soyons nombreux, il faut que nous soyons unis ?

Nombreux ? C'est à vous, lecteur qui me lisez, à le faire comprendre aux homophiles que vous approchez. Puissiez-vous réussir !

Unis ? Alors, cela vous le savez bien, vous, qu'*Arcadie* s'y emploie à chaque instant, puisqu'elle n'a qu'une âme, elle ne peut vouloir que l'union de tous ses amis.

ANDRÉ BAUDRY.

TCHAIKOVSKY OU LA SYMPHONIE INACHEVÉE

par MARC DANIEL

Tchaïkovsky, la *Symphonie inachevée*... ? Non, amis lecteurs d'*Arcadie*, je ne suis pas encore amnésique, et je ne confonds pas Schubert et Tchaïkovsky. Je sais bien que, si l'on tient à comparer la vie de ce dernier à une symphonie (ce qui est tentant à propos d'un aussi célèbre compositeur), il serait apparemment plus logique de l'intituler *Symphonie pathétique*, comme l'a fait Klaus Mann ; et je sais bien aussi que l'image populaire de Tchaïkovsky est, en effet, « pathétique »... Mais pour ma part je trouve que « Symphonie inachevée » convient beaucoup mieux ; j'essayerai de vous dire pourquoi.

UN DRAPEAU DEPLOYE.

Pierre-Ilyich Tchaïkovsky est peut-être, de tous les hommes célèbres de l'époque moderne, celui dont l'homosexualité — avec Gide et Wilde — est la moins douteuse. De son temps, on en parlait, à Moscou et à Saint-Petersbourg, comme du secret de Polichinelle ; et, depuis, même les biographes les plus timides n'ont pas pu éviter d'y faire allusion. Le critique musical R. Hofman, dans un ouvrage paru en 1947 (1), hésitait à l'admettre, par prudence sans doute ; mais publiant un autre ouvrage en 1959 (2), il avouait

(1) R. Hofman, *Tchaïkovsky* (Paris, Editions du Chêne, collection « Pour la Musique », 1942).

(2) M. R. Hofman, *Tchaïkovski* (Paris, Editions du Seuil, collection « Solfège », 1959).

que « certains témoignages » l'avaient convaincu dans l'intervalle.

Or, nulle époque ne fut plus apparemment fermée au libéralisme sexuel que cette seconde moitié du XIX^e siècle; nulle société ne fut moins favorable aux écarts homophiles que la bourgeoisie du temps de la reine Victoria et de l'« ordre moral ».

Le cas de Tchaïkovsky apparaît donc comme d'une signification historique particulière, et cela d'autant plus, nous le verrons, qu'il n'eut rien d'un « homosexuel modèle », ni même d'un homosexuel particulièrement courageux.

Simplement, il fut *homosexuel*, et cela si exclusivement, d'une manière si évidente, que les bourgeois de son entourage durent l'admettre comme un état de fait, et que son nom devint, aussitôt après sa mort, un drapeau déployé pour tous les homophiles qui cherchaient à illustrer leur cause en se groupant derrière les exemples des grands personnages célèbres de l'histoire.

Encore faut-il savoir quel homme se cache derrière les plis de ce drapeau.

Assez nombreux sont les portraits et les photographies de Tchaïkovsky qui nous sont parvenus. En 1848 nous le voyons entouré de sa famille — il était né en 1840 — enfant pâle, au visage fin, aux yeux brillants, serré contre sa mère au doux regard. En 1860, jeune « gandin » un peu fade, chapeau haut de forme et souliers vernis. En 1863, très beau, les traits réguliers, cheveux « à l'artiste », nez droit, bouche grande aux lèvres bien modelées, menton étroit, à la limite de l'effémination romantique. Puis les années passent. A quarante ans — en 1880 — il a laissé pousser sa barbe, ses cheveux sont devenus grisonnants, mais les yeux restent d'une jeunesse et d'une vivacité caractéristiques. Et, vers 1890, à la veille de son entrée dans l'éternité (il mourra, brutalement fauché, en 1893), il présente un noble visage aux cheveux et à la barbe blanche, aux traits sereins et un peu hautains, avec toujours ce regard pénétrant, voire inquiétant...

L'évolution de la physionomie dont témoignent ces portraits correspond parfaitement à ce que nous connaissons de la personnalité de Tchaïkovsky. Et il se trouve que son enfance, son adolescence, sa jeunesse, son âge mûr, sont si caractéristiques de la vie d'un « homosexuel » tel que le

définissent les manuels de médecine que la tentation serait grande de le prendre comme un exemple typique, si nous ne savions pas que la « destinée de l'homosexuel » est une invention des moralistes et qu'en réalité rien ne distingue « l'homosexuel » des autres hommes — sinon, parfois, une plus vive conscience de l'injustice de la condition humaine.

L'ENFANT DE VERRE.

Le père de Tchaïkovsky, ingénieur des mines sans grande personnalité, s'était marié deux fois. Resté veuf de sa première femme, il avait épousé, en 1833, une jeune fille d'origine française, d'une grande beauté et d'un tempérament profondément artiste. C'est de cette seconde union que devaient naître, entre autres enfants, le futur musicien, en 1840, et, en 1850, deux jumeaux, Modeste et Anatole, dont nous aurons à reparler.

Dans la grande maison de Votkinsk où les élevait une gouvernante française, les enfants Tchaïkovsky menaient la vie à la fois saine et hypertendue d'une famille étroitement unie, où la fantaisie slave s'unissait à l'hérédité un peu inquiétante du grand-père français, renommé pour sa nervosité, son instabilité et — disait-on — ses crises d'épilepsie.

Mais, de tous, le plus fortement marqué par cette double ascendance était le petit Pierre, qui fit preuve dès ses premières années d'une « sensibilité malade ». La jeune gouvernante, qui s'attacha à lui plus qu'à ses autres élèves, l'avait surnommé « l'enfant de verre », tant elle le jugeait fragile et mal adapté aux luttes de la vie! Le goût de la musique se manifesta très tôt chez lui, ainsi que le don des larmes. Une première tragédie, alors qu'il avait dix ans, montre à quel point son émotivité avait des racines profondes : au cours d'une épidémie de scarlatine, il se persuada qu'il avait, par négligence, provoqué la mort d'un de ses camarades, et délira littéralement de remords et d'angoisse. Quatre ans plus tard, il perdit sa mère — drame terrible, brisure irréparable, choc dont il ne se remettra jamais. Bien sûr, on a parlé à ce sujet de « complexe d'Œdipe » et tenté d'« expliquer » par là son homosexualité. C'est oublier que bien d'autres homosexuels célèbres — Jacques 1^{er} d'Angleterre, par exemple — ont fait preuve de la plus complète absence d'amour filial, et qu'un bien plus grand

nombre encore ont eu pour leur mère des sentiments d'affection parfaitement équilibrés et normaux. L'amour exceptionnel de Tchaïkovsky pour sa mère n'« explique » sûrement pas son goût pour les garçons, pas plus qu'il n'explique la couleur de ses cheveux ni la forme de son visage; mais il constitue un trait important de son caractère, car il est l'une des manifestations les plus frappantes de cet excès de sensibilité qui devait faire de lui, plus tard, un homme si profondément et si irrémédiablement solitaire.

En attendant, le jeune Pierre Ilyich, à Votkinsk d'abord, puis à Moscou, enfin à Saint-Pétersbourg, poursuivait des études sans éclat et se préparait à une carrière de fonctionnaire, selon le vœu de son père. Sorti en 1859 de l'Ecole de Droit, il entra au Ministère de la Justice et, enfin libéré du souci des études, il commença à profiter de la vie.

LES FOLLES NUITS DE SAINT-PETERSBOURG.

Le beau jeune homme qu'il était devenu à cette époque n'avait pas de difficulté à s'amuser dans la capitale de l'Empire. Les maîtresses de maison se le disputaient — il dansait bien et jouait agréablement du piano —; on le vit bientôt à tous les concerts, à tous les théâtres, à toutes les réceptions, à l'Opéra...

Mais ces dames s'illusionnaient si elles s'imaginaient que M. Pierre Ilyich Tchaïkovsky s'intéressait aux jeunes filles à marier! En fait, il y avait belle lurette qu'il avait compris que ses goûts étaient autres. Dès l'Ecole de Droit, il avait subi l'ascendant de son condisciple Alexeï Apoukhline, qui devait se faire plus tard une certaine réputation comme poète et qui, tout jeune, s'affirmait comme une forte personnalité non dépourvue de cynisme — ni, bien entendu, de goûts homosexuels. Il est probable que c'est lui qui, le premier révéla Tchaïkovsky à lui-même, tant sur le plan intellectuel que sur le plan amoureux.

Sorti de l'école et devenu financièrement indépendant, Pierre Ilyich ne manquait pas d'occasions de s'initier rapidement aux divers aspects de la vie « en marge ». Bien qu'on n'en parlât guère dans les milieux bourgeois, les mœurs socratiques étaient très répandues dans l'aristocratie russe, où l'atavisme oriental restait puissant; l'armée, notamment, était considérée comme une pépinière d'homosexuels,

sexuels, — sans compter bien entendu le clergé orthodoxe. En outre, Saint-Pétersbourg, grande capitale européenne, beaucoup plus cosmopolite que Moscou, regorgeait de lieux de plaisir de toute sorte, où le jeune et séduisant fonctionnaire du Ministère de la Justice ne demandait qu'à se laisser conduire. Parmi ses guides, nous connaissons le nom de l'Italien Piccioli, personnage assez louche et peu sympathique, célèbre pour sa pédérastie autant que pour son talent de chanteur, qui entraîna Tchaïkovsky dans un tourbillon d'opéras italiens et de mondanités frelatées dont le jeune homme n'avait, il faut l'avouer, pas grand fruit à retirer.

En 1861, Tchaïkovsky s'était offert pour la première fois des vacances en Europe occidentale — Berlin, Bruxelles, Paris... — et l'on peut penser que ce qui manquait encore à son « éducation » homophile dut être complété au cours de ce voyage dans les plus brillantes capitales de la « belle vie! ».

C'était donc, indubitablement, un homme très conscient de ses goûts sexuels particuliers que Pierre Ilyich Tchaïkovsky aux environs de 1862. Mais une passion également forte le torturait : la musique! Depuis son enfance il y pensait, et maintenant, à entendre tous ces concerts, à fréquenter tous ces artistes, il sentait que c'était là sa vraie vocation. Son nouvel ami, le critique musical Hermann Laroche, lui conseillait d'abandonner cette stupide carrière de fonctionnaire, de se consacrer à la musique...

Il le fit, non sans courage, en 1863. Dès 1862 il s'était inscrit au Conservatoire de Saint-Pétersbourg, que dirigeait l'illustre Antoine Rubinstein, et il y faisait des progrès rapides. En 1864, il commençait à publier ses premières compositions. Et en 1866, quittant la capitale, où il ne gagnait plus sa vie, il s'installait à Moscou, où Nicolas Rubinstein — le frère d'Antoine — lui offrait un poste de professeur au Conservatoire.

LA MUSIQUE... ET LE RESTE.

Les premiers temps de la vie de Tchaïkovsky à Moscou ne furent pas très heureux. Accablé de travail (il frôla, un moment, la dépression nerveuse), incertain de l'avenir, torturé aussi — c'est certain — par le sentiment de son

indignité morale, le musicien ne trouva de consolation que dans les « amitiés particulières » qu'il noua, malgré tout, autour de lui — et notamment dans celle de son jeune élève Vladimir (« Volodya ») Shilovsky, doté d'une remarquable intelligence, et en outre d'une immense fortune, ce qui ne gâtait rien!

Un moment, on peut croire que le professeur du Conservatoire, dont le célibat prolongé commençait à faire jaser, allait se marier. Il était tombé amoureux d'une cantatrice française, Mlle Artôt, et on parlait de leurs prochaines fiançailles; mais la cour qu'il lui faisait était si platonique que, toute patiente qu'elle fût, la demoiselle finit par comprendre qu'il valait mieux chercher ailleurs un soupirant plus décidé; et elle épousa un ténor espagnol. Tchaïkovsky se remit sans peine de cette « déception » et se consola avec Shilovsky, son amour « fantasque et passionné ».

C'est l'époque des premières grandes compositions musicales qui allaient porter le nom de Tchaïkovsky aux quatre coins du monde. La *Première Symphonie* est de 1866, l'opéra *Le Voïvode* de 1867, *Ondine* et *Roméo et Juliette* de 1869 (l'année du mariage manqué avec Désirée Artôt). Peu à peu le célèbre « Groupe des Cinq » (Cui, Balakirev, Rimsky-Korsakov, Borodine, Moussorgsky) s'aperçoit qu'il y a là, à Moscou, un rival à surveiller de près. Et le 28 mars 1871, un grand concert asseoit la renommée de Pierre Ilyich Tchaïkovsky, grâce à la caution de l'illustre écrivain Tourguéniev; le lendemain, Hermann Laroche rendait compte de la manifestation et définissait la musique de son ami comme « noble, éloignée de toute vulgarité, d'une douceur presque féminine... ».

C'est à cette époque aussi que se place, dans la vie de Tchaïkovsky, une découverte qui le toucha profondément : à savoir que son jeune frère Modeste avait les mêmes goûts que lui! L'affection intime qui les unissait depuis leur enfance s'en trouva, cela va de soi, merveilleusement renforcée, et c'est à la chaleureuse admiration de Modeste que nous devons la principale biographie de son frère, véritable monument d'amour fraternel, sans lequel nous ignorerions bien des aspects de la personnalité du musicien.

Mais, malgré tout — malgré la gloire naissante, malgré les liaisons plus ou moins nombreuses, plus ou moins éphémères — Pierre Ilyich restait insatisfait, malheureux, pres-

que neurasthénique. « Un débauché triste », écrit un de ses biographes. Pouvons-nous tenter d'analyser cette incurable tritese, et est-elle en rapport direct avec les goûts sexuels de Tchaïkovsky? On en discutera longtemps... Mais il me paraît du moins possible de cerner le problème d'assez près.

« LA BOUE DE MES HABITUDES... ».

On ne dira jamais assez le mal, les ruines qu'ont accumulées, au cours des âges, les préjugés sexuels issus du christianisme médiéval. Le XIX^e siècle, entre tous, a souffert de cette pruderie que nous appelons « victorienne » mais qui pesait, en fait, sur toute l'Europe.

Le « tabou » qui frappait toute vie sexuelle non strictement conforme aux prescriptions d'un catéchisme étriqué développait, chez les non-conformistes, un complexe de culpabilité qui, dans beaucoup de cas, devenait une véritable névrose.

Le cas de Tchaïkovsky illustre à merveille ce phénomène historique. Sa nature ne le portait pas, sexuellement, vers les femmes. Il n'y avait pas là — si j'ose dire — de quoi fouetter un chat. Né en une époque ou en un pays plus éclairé — Renaissance italienne, Angleterre élizabéthaine ou Islam médiéval — le musicien eût tout bonnement écrit des chansons à la gloire de ses amants, leur eût dédié ses symphonies, et personne ne s'en fût étonné davantage qu'on ne s'était étonné, au XVI^e siècle, de voir Michel-Ange amoureux de Tommaso de' Cavalieri.

Mais telle était, dans la bourgeoisie russe de 1860, la force du préjugé anti-homosexuel (là-même où la foi chrétienne n'était pas excessive, comme dans la famille de Tchaïkovsky), que le jeune Pierre Ilyich n'eut jamais l'idée d'en discuter le bien fondé. Alors que le penchant irrésistible de ses instincts aurait dû lui prouver que ses goûts étaient « naturels » — puisqu'ils étaient « dans la nature », selon l'argument classiquement rabâché mais toujours probant — il admit implicitement qu'ils étaient « contre-nature », comme on le lui avait affirmé, et vécut toute sa vie déchiré entre l'appel irrésistible de sa chair et ce qu'il croyait être l'ordre de la nature et de la morale.

Cette tragique erreur de Tchaïkovsky sur le problème qui conditionnait son existence prouverait, à elle seule, qu'il n'avait rien d'un titan intellectuel. Artiste sensible, au tempérament émotionnel, il péchait par un manque de lucidité et de courage intellectuel typique. Car il ne faut pas oublier qu'à peu près à la même époque les premiers grands noms de la sexologie s'affirmaient, en Allemagne et en Autriche, en France, en Angleterre, en Russie même (je pense à Tarnowsky), et que déjà se faisait jour, dans les milieux scientifiques, l'idée que l'instinct homosexuel n'était qu'une des variétés de l'instinct sexuel, ni meilleure, ni pire que les autres.

Cela, Tchaïkovsky l'ignora, on voulut l'ignorer. Il ne connut pas Oscar Wilde, son contemporain, qui paya de sa liberté l'affirmation courageuse de la noblesse de l'amour viril. Il préféra rester, lui, enfermé toute sa vie dans les contradictions et les angoisses d'un préjugé dont il n'avait pas la force de se libérer. Et, tout en cédant à ses instincts, il parlait à son propre frère Modeste (qui, je le rappelle, partageait ses goûts), de « la boue de ses habitudes » et du « mépris » que lui attirait son « vice ».

Par là, la destinée de Tchaïkovsky en tant qu'homophile est une destinée *inachevée*, exemple d'une homosexualité débouchant sur la neurasthénie et la névrose, au lieu de l'épanouissement humain qui formait l'idéal grec de l'amour « socratique ».

(A suivre)

MARC DANIEL

DE CHARYBDE EN SCYLLA

(FARCE ADMINISTRATIVE)

par RAPHAELLE SORIANA

— I —

La paix régnait au petit collège de Sparrington jusqu'à l'arrivée de Julie Desprès, assistante de français. Seule Miss Sanders, professeur de littérature anglaise, avait jeté quelque trouble parmi les élèves intelligentes et sensibles, mais les tempêtes sentimentales s'étaient vite apaisées devant l'indifférence de la quadragénaire blasée.

Quand arriva la capiteuse mademoiselle Desprès, ce fut du délire. Elle avait vingt-cinq ans, un corps assoupli par les sports, un visage bronzé aux yeux rieurs, étincelants, de magnifiques cheveux noirs bouclés. Les blondes Anglaises n'en revenaient pas. Pendant les cours elles la buvaient des yeux et à la sortie, elles l'entouraient pour lui poser des questions inutiles et stupides afin de la garder plus longtemps. Sybil Sanders, très secrète, observait ce manège avec amusement. Elle en connaissait toutes les phases et se demandait comment la jeune fille inexpérimentée allait s'en sortir. Celle-ci essayait gauchement de garder son équilibre sans manifester aucune préférence à l'intérieur du collège.

Sparrington se trouve à cent milles environ à l'est de Londres et les deux femmes, qui s'y rendaient à chaque week-end, se rencontraient souvent dans le train. Miss San-

ders possédait un pied-à-terre en ville où elle pouvait oublier les servitudes que représente la vie conventuelle d'un collège anglais. Elles parlaient de la France que Miss Sanders connaissait bien, de la littérature, de leurs élèves si inflammables. Elles en riaient. Mais Julie remarquait dans les yeux de Sybil une certaine nostalgie quand elles rentraient ensemble le lundi matin. De voyage en voyage, des liens se nouèrent et Sybil s'aperçut bientôt que sa jeune collègue semblait beaucoup plus attirée par elle que par ses élèves. Prestige de l'âge et de l'expérience, songea-t-elle avec mélancolie. Puis un jour, dans le compartiment où elles se trouvaient seules, Julie vint s'asseoir auprès de Sybil, posa sa tête sur son épaule et lui dit sans préambule :

— Je ne veux pas que vous soyez triste, je vous aime beaucoup, vous savez.

— Moi aussi, j'ai de la sympathie pour vous, répondit Sybil, un peu prise de court.

Triste, elle l'était souvent, sa vie n'ayant été qu'une longue suite de déceptions professionnelles et sentimentales — une vie ratée sur tous les plans, comme tant de vies de professeurs. Cete amitié y mettait un peu de lumière. Elle rajeunissait au contact de cette nature exaltée mais ne se sentait pas attirée physiquement. Elle gardait le souvenir d'un beau visage aux yeux bleus avec d'éclatants cheveux roux. Elle n'aimait pas les races brunes, les Latins velus, trop exubérants, prodiges de belles paroles et finalement peu sûrs. Pourtant, faute de mieux, elle répondit aux avances non déguisées de sa compagne. Pour lui faire plaisir, elle lui donna son cœur vacant et ses caresses et à ce jeu dangereux elle finit par s'attacher plus qu'elle ne l'aurait voulu. Amour inégal et boîteux, qui devint exclusif et jaloux chez Julie, qui resta tendre et compréhensif du côté de Sybil. Ce fut surtout l'union de deux solitudes dans un milieu étriqué et hostile. Outre-Manche aussi les murs ont des yeux et des oreilles. Bien que les deux amies se rencontrassent surtout à Londres, on ne tarda pas à jaser. Les élèves frustrées, les collègues jalouses d'un sentiment qui leur échappait et qui soupçonnaient des « orgies londoniennes » pires que les orgies romaines, la directrice méfiante et refoulée, tout le monde se ligua contre les deux amies tout à fait étrangères à ce qui se tramait autour d'elles.

— II —

Leur liaison durait depuis deux ans, cahin-caha, quand Julie reçut son affectation pour le collège de Cornertower situé à deux cents milles au nord de Londres. Elle s'effondra. Sybil plus solide et plus calme la consola de son mieux :

— Cornertower, ce n'est pas l'Amérique, lui dit-elle. J'irai te voir là-bas. Et nous continuerons à nous rencontrer à Londres. Les communications sont assez rapides des deux côtés. En somme, il n'y aurait pas grand-chose de changé.

Elle se demandait pourquoi on déplaçait Julie et non pas elle. La directrice interrogée déclara n'y être pour rien et déplorait au contraire la perte d'une bonne assistante. Elle paraissait sincère. Julie sanglota comme seuls savent le faire les Français du Sud. Mais elle fut bien obligée de partir : sinon il fallait regagner la France. Une vie nouvelle s'organisa. Les soirées étaient bien longues maintenant pour Sybil redevenue solitaire. Elle attendait le vendredi soir avec impatience. Comme le train de Cornertower arrivait à Londres avant le sien, Julie venait la chercher à la gare.

Elles avaient deux jours et trois nuits à vivre ensemble : il fallait en profiter au maximum. Elles vécurent intensément pendant quelques mois. Elles fréquentèrent les spectacles de Covent Garden, les petits restaurants de Soho et l'hiver, quand le « fog » couvrait la ville, elles restaient au lit avec des vivres et du champagne. Souvent Julie se mettait au piano et jouait pour son amie les danses de Grana-dos ou chantait les rengaines françaises à la mode, « Manolita », « Je rêve au fil de l'eau... ».

Et puis un soir d'hiver, Julie ne vint pas à la gare. Retard de train pensa Sybil. Julie avait une clé de l'appartement. Elle rentrerait directement. Mais quand Sybil ouvrit la porte elle trouva Julie en larmes, effondrée sur le divan. Elle la prit dans ses bras.

— Qu'y a-t-il ?

— Je suis trop malheureuse. Elle... elle me veut. Je ne sais plus quoi faire.

— Elle? Qui? demanda patiemment Sybil.

— Ma directrice, Mrs. Williams, elle ne veut plus que je vienne à Londres. Que faire, mon Dieu, que faire?

— Ta directrice? Elle est bien bonne celle-là. Tu ne vas pas te laisser faire, non?

— C'est déjà trop tard.

Et Julie fit un récit, entrecoupé de sanglots. Sa nouvelle directrice était tombée amoureuse d'elle dès le premier jour et n'avait guère tardé à le lui prouver. Les Anglaises que l'on croit froides peuvent avoir de ces détentes rapides! Elle était avertie par une note confidentielle qu'on lui envoyait Julie pour la soustraire à l'influence néfaste de Sybil Sanders et qu'elle devait faire son possible pour l'empêcher de rejoindre son amie à Londres. Mrs. Williams était toute disposée à obéir à cette injonction, mais pour des raisons bien différentes de celles qu'on lui suggérerait. Curieuse farce du destin : il existait peut-être une seule directrice de cette espèce dans tout le Royaume-Uni et c'est vers celle-la qu'on envoyait Julie! Pour la préserver du diable on la jetait dans la gueule du loup!

Julie pleurait toujours et Sybil n'avait guère envie de rire malgré le grotesque de la situation. Ignorant la jalousie et pitoyable aux faiblesses humaines, elle proposa un compromis.

— Tu lui diras que tu as rompu avec moi et tu continueras à venir me voir. Tu peux me consacrer encore quelques week-ends. Je ne t'en demande pas plus. Il me semble que je me montre assez compréhensive.

Mais Mrs. Williams ne l'entendait pas de cette oreille. C'était une goule, une succube. Elle voulait sa ration de sang frais. Elle exigea la rupture totale au nom de la morale outragée, en s'appuyant sur les instructions officielles, pour écarter définitivement sa rivale. Devant tant d'hypocrisie Sybil se sentit désarmée, surtout quand Julie, dûment chapitrée, se mit à lui jouer la comédie de l'innocente agnelle tombée entre les pattes du grand méchant loup :

— Mais Julie, cela n'a pas de sens. Rappelle-toi. C'est toi qui as voulu notre amitié au début. Je suis plus âgée que toi, mais la Williams a mon âge. Et moi, je t'aime depuis longtemps, j'ai besoin de toi maintenant.

Ni les supplications, ni les appels pathétiques de l'abandonnée ne touchèrent le cœur de la jeune fille absolument envoûtée par ce nouvel amour. Flattée aussi, cela va de soi : une directrice de quarante ans qui se jette fougueusement sur une jeune proie, quel triomphe pour la victime qui se laisse dévorer avec délices...

— III —

Pendant des années, Sybil vieillissante ignore tout de son ancienne amie. Il y a des gens qui croient à la justice immuable. Toute larme versée injustement, toute douleur infligée à l'innocence se paie un jour ou l'autre. C'est peut-être pourquoi on peut voir à l'hôpital psychiatrique de Rosedale, non loin de Londres, dans la cellule capitonnée n° 7, une espèce de créature accroupie dans un coin comme un animal traqué. Une touffe de cheveux en désordre recouvre en partie le visage aux yeux hagards. Qui pourrait reconnaître en ce déchet humain celle qui fut la belle, la trop séduisante Julie Desprès?

RAPHAELLE SORIANA.

PAGES DE CARNET (1)

par ROBERT AMAR

...LES FRUITS DE NOTRE QUÊTE...

A mesure que les années passent, je suis de plus en plus frappé par ce fait qu'il n'est rien de ce que nous faisons ou de ce que nous ne faisons pas qui n'aille informer de façon décisive d'autres vies liées plus ou moins étroitement à la nôtre. Cette lumière infime qui part de nous devient flambeau pour se transmettre à travers les autres et au-delà, leur dispensant des ondes bénéfiques ou maléfiques.

Puissance du verbe, aussi. « Deux hommes qui parlent sont comme deux semeurs à la limite de leurs champs qui jettent de la graine l'un chez l'autre ». D'une de ces graines si chétives s'élèvera peut-être un grand arbre qui abritera les oiseaux du ciel.

Certaines paroles descendent en nous si avant qu'elles deviennent notre propre chair; désormais nous ne sommes plus comme si nous ne les avions pas recues.

Actions et réactions s'entremêlent pour façonner et modifier constamment la personnalité de chaque être, c'est la solidarité, une puissance aussi mystérieuse qu'étonnante. Les chrétiens en ont conscience quand ils disent que Dieu a besoin de nous — serviteurs indispensables et inutiles — pour agir sur les autres hommes, et que nos infidélités le forcent à changer le chemin de ses opérations et de ses mouvements dans l'humanité. Le sillage du navire soulève les eaux loin derrière lui : ainsi de nous. C'est pour cela que le jugement doit être reculé jusqu'à la fin des temps; alors seulement un bilan exact sera possible.

Il y a une volupté inégalée dans la recherche de l'autre

(1) D'autres *Pages de Carnet* ont été publiées dans les numéros 52 et 66 d'*Arcadie*.

PAGES DE CARNET

pour lui transmettre, dans nos étroites mains, les fruits de notre quête, expériences payées souvent de souffrances et de larmes.

Je constate cette pente de ma nature qui me porte irrésistiblement à la sympathie. Sur le seuil de ma maison on pourrait lire, quoiqu'invisible, l'invitation : « d'où que vous veniez, entrez et soyez les bienvenus ». Et si je devais graver un ex-voto à mon Génie arcadien, il porterait ces mots du grand Tagore : « Tu m'as fait connaître à des amis que je ne connaissais pas. Tu m'as fait asseoir à des foyers qui n'étaient pas le mien. Celui qui était loin, tu l'as ramené proche et tu as fait un frère de l'étranger. Grâce te soient rendues ! ».

Lorsqu'au cours d'une interview donnée à France II, au printemps de 1962, je fus invité à préciser quel était mon idéal, je rappelai la pensée de Marmontel : « il serait souhaitable que chacun fit son épitaphe de bonne heure, qu'il la fît la plus flatteuse possible, et qu'il employât toute sa vie à la mériter », et déclarai que la mienne pourrait-être : « il fut simple, vrai, fraternel » — oui, fraternel surtout.

**

...QUELQUE PART DANS LE MICHIGAN, UN MUSICIEN NOIR...

Une certaine forme de racisme, celle d'esprits étroits qui se prennent à haïr sans discernement une communauté tout entière quand ils croient avoir été lésés, offensés par l'un des membres de cette communauté.

Un jeune lieutenant américain vitupère la prétendue imbécillité de ses soldats noirs : « à peine s'ils sont bons à travailler comme des robots privés de cervelle. Nous avons raison de les confiner dans des emplois subalternes ». La véritable raison de cette hargne? Quelque part dans le Michigan, sa fiancée s'est laissée séduire par un musicien noir.

Un journaliste, en 1938, tentait dans une réunion d'écrivains de justifier les odieuses mesures que les nazis appliquaient à la minorité juive.

Il avait connu des débuts difficiles et conservait le souve-

nir d'un de ses premiers patrons qui était juif et, disait-il, l'avait honteusement exploité.

Cette coïncidence avait suffi pour faire de lui un anti-sémite enragé.

Puisque les réactions passionnelles existent et jouent contre les homosexuels, il faut qu'elles jouent aussi en leur faveur; cela ne dépend que d'eux: il faut qu'ils se montrent bons, justes, droits dans leur vie et dans leur profession. Lorsqu'ils se seront fait apprécier, leur nature n'éloignera plus le prochain; la généralisation qui s'ensuivra profitera au groupe dans son ensemble. Ceci n'est pas une vue de l'esprit mais un fait d'application quotidienne.

A l'appui de cela, le revirement d'opinion que j'ai observé tout récemment, grâce aux qualités de deux amis, dans un petit hameau du Gâtinais.

*
**

...LES ANGES SEPARES...

Aperçu dans le métro un jeune évêque noir; sa main droite, ornée d'une améthyste, est posée sur une barre d'appui. Je m'approche et la lui baise. Un large sourire me répond. J'en profite pour engager le dialogue, songeant qu'il est l'un des pères du Concile dont la deuxième session va s'ouvrir dans quelques jours, et qu'un Arcadien doit toujours se sentir en état de mobilisation.

Ce que je lui dis, écouté avec attention? que les catholiques souhaitent que l'Eglise, considérée par beaucoup comme une vieille personne sclérosée et impotente, suive une cure de rajeunissement et se mette à l'unisson des découvertes modernes.

En matière de morale, notamment, il est pénible de se voir régir par des conceptions anachroniques et périmées sorties tout droit de l'Ancien Testament; tel est le cas pour l'homosexualité, sur laquelle les théologiens, les Ordinaires et les confesseurs diffèrent considérablement de point de vue, suivant leur degré d'information. Il serait temps pour eux de s'accorder après s'être enquis des acquisitions des sciences, histoire, psychologie des profondeurs, médecine.

A l'ouverture du Concile, le pape Jean XXIII marquait ce qui différencie son esprit de celui des conciles qui l'ont

précédé et qui condamnaient avec une extrême vigueur tous ceux qui s'écartaient de ses règles: « Aujourd'hui l'Eglise du Christ préfère user du remède de la miséricorde plutôt que celui de la sévérité. Elle pense subvenir aux besoins de l'heure présente en montrant la valeur de son enseignement plutôt qu'en prononçant des condamnations ».

Un jour que le cardinal Ottaviani parlait au même pape des maléfices des démons dans le monde, celui-ci eut un sourire amusé:

— Comment, Saint-Père, demanda l'Eminence, vous ne croiriez pas aux démons?

— Les démons, répondit le Souverain Pontife, le mot est cruel. Dites plutôt les anges séparés.

Souhaitons que les décisions qui sortiront de cette vaste assemblée reflètent un état d'esprit qui soit de miséricorde et plus encore de justice.

*
**

...L'AMOUR, UN CHAMP DE FOIRE...

Pauvreté de notre langage, que ne met-on pas sous le vocable « amour » devenu un champ de foire! Son imprécision couvre tout, le meilleur et le pire, créant la confusion des sentiments et tous les malentendus et les drames qui en résultent.

Plus heureux les Grecs qui distinguaient *l'agapé*: l'amour de l'autre pour lui, et *l'éros*: l'amour de l'autre pour soi.

*
**

...DE JEUNES OUVRIERS, TORSE NU...

Il ne s'agit pas de tirer la couverture à nous, mais, tout de même, des réflexions comme celle-ci, émanant d'auteurs non suspects de tendances particulières, laissent à penser qu'il y a, en chaque homme, un coin d'homosexualité latente ou tout au moins des vestiges du stade homosexuel par lequel passe tout être:

— de Jules Renard (*Journal*): « Belle femme, jolie, oui, mais ça ne vaut pas un petit garçon ».

— de Maurice Barrès (*Du sang, de la volupté et de la mort*) : « Très jeune et tel qu'un beau fruit, il éveillait une sensualité que comprendront ceux qui furent parfois tentés, en présence d'un adolescent, d'admettre un troisième sexe ».

On pourrait y joindre certaines réflexions et l'aventure du Bois de Boulogne que nous conte Léautaud (*Journal*, I, pp. 129 et 134) ainsi que les lignes (à retrouver) par lesquelles Sacha Guitry marque son émotion devant de jeunes ouvriers, torse nu, qui œuvrent dans un chantier de travaux.

*
**

...LE REGRET DE NE POUVOIR SATISFAIRE...

Il y a deux sortes de gens : les gens « normaux » qui font le classement. Ce sont les mêmes qui appellent vices des tendances qu'ils n'ont pas ou qu'ils ont le regret de ne pouvoir satisfaire.

*
**

...PLUS ON SE DONNE...

Plus on se donne, plus on recueille. Plus on se livre, plus on possède. Aveuglement des égoïstes qui se plaignent d'être délaissés et ne soupçonnent même pas que le désintéressement, l'abandon, la ferveur sont le meilleur placement. Leur devise « Aimez-moi, les uns, les autres ».

*
**

...MON DIEU, AVEZ-VOUS ANEANTI SODOME ?...

Relu Jean Desbordes (*J'adore*, 1928), bien oublié et même tout à fait inconnu de ceux qui n'ont pas été de sa génération. Regret de voir ainsi des valeurs réelles chassées par des écrivains d'aujourd'hui souvent beaucoup moins valables. « Mon Dieu, avez-vous anéanti Sodome?... Pour tuer le mal se peut-il que Dieu fauche ses chefs-d'œuvre, fauche la beauté des garçons, la grâce de leurs membres et leur souplesse. Le sexe n'entre pas dans les lois de l'amour,

mais le sexe est amour parce qu'il est vie et chaleur et simplicité. Il se donne, il exalte et l'état où il met les êtres est un état d'ange exténué, d'ange tout de même ».

*
**

...TEMPÊTE DANS UNE TASSE...

La suppression de la plupart des vespasiennes de la capitale, suite à un vote du Conseil Municipal — soucieux de protéger l'esthétique des rues et la vertu des citoyens — n'a pas fini d'alimenter la chronique.

Les chansonniers avaient, sur le mode qui leur est propre, illustré plaisamment ce cercle vicieux forçant la gent masculine à entrer dans un café pour satisfaire un besoin fort naturel, à prendre une consommation quasi obligatoirement, pour se retrouver bientôt dans le même état que devant, par suite du pouvoir diurétique des boissons.

Voici qu'un Américain, ami de notre pays, Milton Bellis, a fondé, aux Etats-Unis une association, le « Comité national de défense des vespasiennes » qui groupe, sous sa présidence, quelques milliers de membres s'attachant à maintenir les traditions et aspects pittoresques de nos artères (Honni soit qui lui prêterait des intentions moins pures!).

Avant que ces constructions aient toutes rejoint les dépôts de ferraille, il est venu, chez nous, faire une enquête; il prépare, nous dit-on, un mémoire et une pétition qu'il a l'intention de remettre au Chef de l'Etat. Il aurait même décidé, si cela ne suffisait pas, d'entreprendre une croisade internationale! Tempête dans un verre d'eau ou dans une tasse, Topaze, qui l'eût cru?

*
**

...L'ASSURANCE MALADIE-MATERNITE...

Vient d'être déposée sur le bureau de l'Assemblée Nationale sous le numéro 525, en octobre 1963, une « Proposition de loi tendant à accorder le bénéfice de l'assurance maladie-maternité aux jeunes gens ayant terminé leur service militaire » présentée par M. Darchicourt.

A notre époque, il ne faut plus s'étonner de rien.

ROBERT AMAR.

LES COUSINS D'AMÉRIQUE

A lire tout ce que publient, de l'autre côté de l'Atlantique, nos cousins d'Amérique, il me semble que nous ne sommes pas encore près de comprendre tous leurs points de vue et toutes leurs réactions! Mais n'est-ce pas mieux ainsi? Le monde serait bien monotone si tout devait être uniforme de Hong-Kong à Tallahassee... ou à Dallas en passant par Bessines-sur-Gartempe!

J'ai relevé, à l'intention des lecteurs de ce numéro « Janvier 1964 » d'*Arcadie*, quelques titres de la chronique américaine de l'année 1963...

AU NOM DE LA LOI...

L'Illinois reste, jusqu'à nouvel ordre, le seul Etat américain où l'homosexualité ne soit pas un délit inscrit au code. La sévère revue *Tangents* reconnaît que l'homosexualité n'y est pas sensiblement plus répandue qu'ailleurs; du reste, la surveillance de la police sur les parcs, les plages et autres lieux publics y reste aussi stricte que dans les autres Etats, ce qui est normal. Liberté, pour les homosexuels, n'a jamais signifié licence et désordre.

Mais les juristes sont une chose, la pratique policière en est une autre. Un peu partout, de l'Atlantique au Pacifique, les rafles, campagnes d'intimidation et « chasses aux sorcières » continuent à se multiplier.

Chaque numéro des revues homophiles *One* et *Mattachine Review* en apporte des témoignages.

Ainsi, à San-Francisco — siège de *Mattachine* — le bureau de contrôle des boissons alcooliques a engagé une lutte « au finish » contre les bars homosexuels, les faisant fermer les uns après les autres pour infraction à la législation anti-

LES COUSINS D'AMÉRIQUE

alcoolique. En Floride, la vague de terreur anti-homophile se poursuit dans les milieux universitaires; le comité chargé de cette besogne (Johns Committee) a déjà fait expulser 71 professeurs et instituteurs de l'enseignement primaire et secondaire, et 39 professeurs de l'université, et ses pouvoirs ont été prolongés de deux ans. A Milwaukee, une grande campagne d'« assainissement » du parc Juneau a été lancée par un juge répondant au nom angélique de Christ T. Seraphim! (des choses comme ça ne s'inventent pas...). Même outre-mer, dans le climat tropical des Caraïbes, l'hystérie anti-homosexuelle sévit : dans les Virgin Islands (joli nom pourtant...) le Gouverneur Ralph Paiewonsky a décidé, au début de 1963, de purger son territoire de la lèpre sodomite. Reconnaissons du reste qu'il n'a pas recueilli que des applaudissements, et qu'une journaliste du cru, Miss Ursula Von Eckhart, a critiqué cette croisade avec éloquence dans le journal local *The San Juan Star* :

« Bien que l'homosexualité soit peut-être déplaisante pour les gens normaux, le fait de pourchasser les gens soupçonnés d'homosexualité dans les lieux touristiques, dans les restaurants, dans les bars, grâce à des lois et à une action policière d'exception, est infiniment plus dangereux pour la liberté et les principes d'une société démocratique que toutes les déviations sexuelles réunies! »

Bravo, Miss Von Eckhart!

Mais les deux faits les plus graves, pour l'instant, se situent à Washington même, capitale fédérale des Etats-Unis, et à Los-Angeles, siège de l'organisation *One*.

TEMPETE A WASHINGTON...

Un certain député à la Chambre des Représentants, nommé Dowdy, s'est offusqué de ce que la Société Mattachine est autorisée à percevoir des fonds au même titre que n'importe quelle société de colombophiles ou de collectionneurs de timbres-poste. « Comment? ces pervers, ces infâmes, ces dégoûtants, ces vicieux osent organiser une association et recevoir des cotisations pour détruire la morale et la Société? Nous allons y mettre le holà! » Tel est, à peu près, le discours que le député Dowdy tint à la Chambre, en demandant que la Commission du District de Columbia

(compétente pour tout ce qui touche la ville de Washington) révoque l'autorisation accordée à Mattachine.

Une telle mesure serait contraire aux lois américaines, mais M. Dowdy estime que, dans ces conditions, il faut changer les lois!

Inutile de dire que nos amis de Mattachine se défendent énergiquement; nous suivrons cette affaire dans notre prochaine chronique...

...ET A LOS ANGELES.

Quant à Los Angeles — qui le croirait? — c'est un journal de Hollywood qui se distingue en réclamant une nouvelle loi pénale, non pas pour rendre plus humaine la condition des homosexuels! mais pour accentuer la répression contre eux.

Voici, en bref, ce que propose ce journal, *Citizen News* : autoriser la police à garder à vue pendant huit jours toute personne arrêtée pour homosexualité, de façon à pouvoir lui faire subir des tests de syphilis; étendre aux prostitués masculins la législation répressive de la prostitution féminine; légaliser les perquisitions domiciliaires, sans mandat, en cas de dénonciation d'homosexualité.

Tout cela ne vous rappelle-t-il rien? A nous, si : les beaux jours du nazisme.

La législature de Californie a, du reste, repoussé le projet. Mais *Citizen News* n'a pas désarmé. De cela aussi, nous reparlerons. Notons que les dirigeants de Mattachine ont intenté un procès au journal pour diffamation.

Cela va être, pour les juges californiens chers à Erle Stanley Gardner, l'occasion de montrer leur degré de libéralisme et d'humanisme...

Avec tout cela — rafles et provocations policières, inquisition dans la vie des fonctionnaires, sans parler des campagnes terroristes montés par les jeunes voyous, par exemple à Rochester (N.Y.) — l'optimisme des éditeurs de *One* reste assez étonnant. Selon l'un d'eux, M. K.O. Neel, les Etats-Unis sont un pays si merveilleusement évolué que « les homosexuels d'Angleterre, de Russie et de France

donneraient n'importe quoi pour posséder une loi comme celle de l'Illinois » (*One*, juin 1963).

Sans compter M. Martin, qui, dans *One* de mai 1963, écrivait qu'il devient chaque année plus évident que les Etats-Unis prendront la tête dans le domaine de la liberté sexuelle comme ils l'ont fait dans tant d'autres domaines! Enfin, s'ils sont satisfaits comme ça, ce n'est pas nous que ça gêne... (1)

DES HAUTS ET DES BAS.

Aucune région des Etats-Unis, bien entendu, n'est exempte de la « lèpre homosexuelle ». Mais, comme dit le député Dowdy, « chez nous au Texas, il y en a peut être, mais on ne s'en vante pas! » (2).

De même, la police se montre plus ou moins agressive, l'opinion publique plus ou moins hostile selon les lieux et les circonstances. Ici les Eglises poussent à la tolérance, là elles prennent la tête de la répression. Tel journal se montre libéral, tel autre hystérique... Hauts et bas de la « condition homophile » dans un pays où le puritanisme anglo-saxon reste très vivace dans beaucoup de couches de la population...

Nous avons vu, avec *Citizen News* de Hollywood, un exemple de presse puritaine. Voici en contraste, un article du *Greater Philadelphia Magazine* de décembre 1962, intitulé « La Fraternité furtive ». L'auteur, M. Gaëtan J. Fonzi, y décrit la vie d'un homosexuel à Philadelphie : les bars, les lieux de rencontre plus ou moins sordides, l'attitude de la police, les provocations, les avocats véreux qui profitent du désarroi des homosexuels arrêtés, les caméras installées par la police dans les W.C. publics pour y filmer les occupants des cabines, etc... En 1961, on découvrit à Philadelphie un hideux trafic : des policiers étaient en

(1) Dans le même numéro de mai de *One*, M. James F. Kearful écrit par ailleurs que « la position sociale des homosexuels en Amérique est, à beaucoup d'égard, pire que celle des noirs ». Qui croire?

(2) Il y a, hélas, beaucoup d'autres choses au Texas dont on n'a pas lieu de se vanter! M. Rubinstein, dit « Ruby », pourrait en parler en connaissance de cause...

cheville avec des avocats véreux, qui prenaient jusqu'à 7 000 dollars (3 500 000 ancien francs) à leurs malheureux clients!

Le journaliste Fonzi, présentant ces horreurs à ses lecteurs, conclut sur un ton profondément humain en souhaitant que les homosexuels eux-mêmes, par leur prise de conscience, contribuent à conquérir leur droit à l'existence : « car, ainsi que l'a dit Wilde, celui que les Dieux méprisent et abandonnent c'est celui qui ne se connaît pas lui-même ».

Malheureusement, le premier résultat de cet article intelligent et sympathique a été une recrudescence de terreur policière dans les lieux de rencontre homosexuels mentionnés par le journaliste.

Sur un ton plus neutre, le célèbre magazine *Harper's* a publié, dans son numéro de mars 1963, un article, signé par William J. Helmer, intitulé « Homosexuels de la classe moyenne à New-York ».

A New-York également, le professeur d'Université Ernest Van Den Haag recueillait un gros succès à Freedom House, le 20 mars 1963, en développant le thème que l'article 5 de la Constitution des Etats-Unis (liberté individuelle) est incompatible avec la législation anti-homosexuelle. Il est vrai qu'il parlait devant un public de sympathisants...

DANS LES SALLES OBCURES...

(Nota : malgré le sous-titre, il est ici question de ce qui se passe sur les écrans, non dans les salles).

Le cinéma américain — que les spectateurs européens ont des raisons de bien connaître — ne pèche pas, on le sait, par excès d'audace dans les sujets. Question, sans doute, de goûts du public : puisque l'excellent film *Rumeur* (ex-*Heure enfantine*) a, paraît-il, été un « four » terrible — ce qui a beaucoup rassuré les censeurs, qui craignaient une ruée du public vers les films à sujet homosexuel...

A San-Francisco, le film *Lawrence d'Arabie* a été amputé de ses épisodes « scabreux ». Qui aurait cru la censure française et la censure anglaise plus libérales que la censure californienne?

...SOUS LES FEUX DE LA RAMPE...

Le théâtre, s'adressant à un public plus restreint que le cinéma, est souvent moins inhibé. *Natural Affection*, de William Inge, exploite la formule « Tennessee Williams » : hystérie et psychanalyse. Harold Pinter, auteur de *The Collection*, s'inspire plutôt du genre avant-garde de Ionesco ou de Beckett. Quant à *One Fine Morning In The Middle of The Night* (joli titre très simple, qui signifie « Un beau matin au milieu de la nuit »), c'est plutôt une pièce satirique ou bouffonne, qui a vu le jour sur la scène du Renaissance House de Greenwich Village, le quartier « artiste » de New-York.

...DEVANT LES MICROS...

Les émissions de radio consacrées au public homosexuel sont, nous le savons, très fréquentes aux Etats-Unis (cette année, *One* et *Mattachine Review* en ont signalé sur les chaînes KGO, KPFA, KPFK (San-Francisco et Los Angeles), WBAI (New-York) et KCBS. Le ton en est, paraît-il, généralement raisonnable, mais les réactions du public ne sont pas toujours très favorables.

Quant à la chaîne de télévision WBKB, de Chicago, elle s'est distinguée en présentant une émission sur les lesbiennes, avec le concours de prêtres, d'avocats, de professeurs, et d'un membre de l'équipe dirigeante de *One*!

...ET AUX DEVANTURES DES LIBRAIRES.

La production littéraire touchant, de près ou de loin, à l'homosexualité, est si abondante qu'il ne saurait être question de tout recenser. Notons seulement quelques titres importants... parmi d'autres.

Dans le genre sérieux, un pasteur protestant, Alfred A. Gross, a tenté de donner une vue assez humaine de la « condition homosexuelle » dans son livre *Strangers in Our Midst* (« Etrangers parmi nous ») (Washington D.C., Public Affairs

Press, 1962, \$ 4.50); mais ses conclusions restent bien timides et traditionnelles.

Le sexologue R.E.L. Masters a publié chez Julian Press, à New-York, *Forbidden Sexual Behavior and Morality* (« Comportement sexuel interdit et moralité »). Il y développe, paraît-il, parmi des idées libérales et progressistes, une marotte de la ségrégation des races qui, pour des lecteurs européens, a plutôt mauvaise odeur. Mais j'en parle, pour l'instant, sans l'avoir lu.

Le même R.E.L. Masters touche à l'homosexualité dans *Eros and Evil*, « Psychopathologie sexuelle de la sorcellerie » (aussi chez Julian Press), et dans *The Cradle of Erotica*, dont je rendrai compte bientôt de façon détaillée, ainsi, peut-être, que de *Forbidden Sexual Behavior*.

A l'autre bout de l'échelle littéraire, le petit monde froufrouant des « frivoles cohortes de Sodome », comme dit Philippe Jullian, a été délicieusement chatouillé par *Quail in Aspic* (« Aspic de caille »), texte et photos de Cecil Beaton, avec Elsa Maxwell dans le rôle d'un comte hongrois émigré!

Les romans se succèdent en rangs serrés aux devantures des libraires. Ceux qui ont fait le plus parler d'eux récemment sont *Winger's Landfall* de Stuart Lander (histoire d'un jeune stewart sur un paquebot), *The Fourth of June* de David Benedictus (sadisme et homosexualité dans un collège), *Ballad of Love* de Frederick Prokosch (histoire d'un bisexuel), *The Unicorn* de Iris Murdoch (mystère et homosexualité dans un château solitaire), *Atrocity* de Ka-Tzetnik (affreuse histoire d'un jeune garçon violé et torturé par les Nazis dans un camp de concentration), *Maybe Tomorrow* de Jay Little (sexe et mélodrame dans une équipe de football juniors), *Behind These Walls* de Christopher Teale (romance et sexe derrière les barreaux d'une prison).

Le plus important des romans de 1963 en Amérique, dans le champ de la littérature homosexuelle, semble avoir été *City of Night* de John Reechy (New-York, Grove Press, \$ 5.95), qui raconte avec un grand luxe de détails et en un style vigoureux la vie nocturne des prostitués des grandes villes américaines et de leur « clientèle ». James Baldwin a chaleureusement loué ce livre : peut-être ce parrainage lui

vaudra-t-il les honneurs d'une traduction française, si M. Jean-Paul Sartre s'en mêle...

Justement, *Notre-Dame des Fleurs* et *Saint-Genêt, comédien et martyr*, viennent d'être traduits chez Grove Press, et provoquent, on s'en doute, des remous! Notre vanité nationale s'accroît en constatant que *Les Mauvais Anges* d'Eric Jourdan ont été également traduits, sous le titre (abrégé!) de *Two*, et notre délire d'orgueil déborde enfin quand nous apprenons que la vie de Coccinelle a été immortalisée par M. Mario Costa, sous le titre *Reverse Sex*, publié en Angleterre et que l'on peut se procurer pour la somme de 4 dollars!

Dans le genre « mémoires » ou « chroniques », les souvenirs (fort décevants, paraît-il) de Alice B. Toklas sur son amie Gertrude Stein, intitulés *What is Remembered*; une histoire romancée de Burgess et Mc Lean (encore une!) par Nicholas Monsarrat, intitulée *Smith and Jones*; et une biographie du célèbre voyageur-diplomate orientaliste anglais Sir Richard Burton par Allen Edwards, *Death Rides A Camel*, où Sir Richard est dépeint comme ouvertement homosexuel, ce qui ne manque pas de provoquer des « mouvements divers »!

Pour les amateurs de poésie enfin, on nous signale le recueil de Byron Vazakas *The Equal Tribunals* (éd. Clarke and Way), « qui n'approche pas des poèmes de Cavafy ».

Du côté des dames, *The Tree and The Vine* (« L'arbre et la vigne »), de Dola De Jong, met en scène un couple de lesbiennes hollandaises dans le climat de l'avant-guerre 1938. C'est un petit roman de 127 pages, d'une grande sobriété et d'une délicate sensibilité.

LE CISEAU (ET LA HACHE) D'ANASTASIE.

Anastasie, on se le rappelle, c'est Dame Censure. Bien que son nom soit grec, elle sévit surtout, en Amérique, contre tout ce qui a le moindre rapport avec la Grèce. La pudibonderie atteint parfois des limites insoupçonnées (le « Dictionnaire d'argot » américain est interdit dans la plupart des bibliothèques publiques). Elle fait preuve aussi, parfois, de hargne et d'acharnement, comme dans le cas de l'éditeur du magazine *Eros*, de Philadelphie, condamné

pour obscénité, et qui risque 280 000 dollars d'amende et l'emprisonnement à vie.

Le président Kennedy, dont on ne regrettera jamais assez l'ouverte et lumineuse intelligence, disait : « Tout le monde doit avoir accès dans les bibliothèques, sauf la censure ». Hélas ! Du moins est-ce sur son intervention personnelle, paraît-il, que la police de Californie dut renoncer à interdire la mise en vente de vingt publications, telles que : *The Nation*, *New Republic*, *Saturday Review*, etc., qui « choquaient » la pudeur de la Ligue des Citoyens californiens pour la décence de la littérature.

Bien entendu, l'Eglise catholique (qui voudrait tant se donner, au Concile de Vatican II, l'alibi d'un libéralisme de fraîche date), joue sa part dans ce concert de puritanisme et d'étroitesse d'esprit : à Ashland (Wisconsin), elle a essayé de faire enlever de la Bibliothèque municipale le livre de Nikos Kazantzakis, *La dernière tentation du Christ*. Finalement le Comité de direction de la bibliothèque d'Ashland a décidé de conserver ce livre sur ses rayons. Il n'aurait sûrement pas été aussi courageux s'il se fût agi d'un livre homosexuel !

DOCTEURS TANT-MIEUX ET DOCTEURS TANT-PIS...

Comme partout, les médecins, aux Etats-Unis, publient le pire à côté du meilleur.

Un médecin de New-York, écrivant à *Mattachine Review*, affirme qu'aux maladies vénériennes classiques répandues et diffusées par les homosexuels il faut ajouter l'hépatite infectieuse, parce qu'elle se transmet par contact linguo-rectal...

Plus constructif est un article du Dr. J.D.F. Tarr dans *General Practice* de juin 1962 (« L'homosexuel masculin et les maladies vénériennes ») : il adjure les homosexuels de surveiller leur santé, d'utiliser des préservatifs, d'éviter la promiscuité sexuelle...

Mais la « noix d'honneur », comme dirait le *Canard Enchaîné* (pardon ! le *Fettered Duck* !) revient de droit au Dr. Andrew Salter, qui recommande une thérapie fondée sur le « réflexe conditionné » de Pavlov. On fait passer un

courant électrique dans les pieds d'un malheureux amateur de travesti à chaque fois qu'il tente de s'habiller en femme, et au bout de quelques semaines il reste fidèle au complet veston ! N'est-ce pas merveilleux ? Quant à l'indifférence des homosexuels envers les femmes, le Dr. Salter estime qu'elle ne résiste pas à une « suggestionthérapie » au cours de laquelle on les invitera à concentrer leurs pensées sur l'image « douce et humide d'un vagin ». Si, après cela, tous les homosexuels ne vont pas assiéger les agences matrimoniales, c'est à désespérer de tout !

AMOURS, DELICES... ET ORGUES.

Les Etats-Unis, on le sait, sont la terre d'élection des sectes religieuses de tout acabit. Trouvant sans doute qu'il n'y a pas assez d'Eglises comme ça, un certain nombre de détraqués ont fondé l'*Eglise Américaine Orthodoxe Orientale* (sic !) qui se prétend issue de l'évangélisation de saint Thomas.

Selon eux, l'Evangile que connaissent les Eglises traditionnelles est un document honteusement falsifié. Leur doctrine, qu'ils intitulent modestement « chemin de la vérité », autorise — bien entendu — l'homosexualité, entre autres amours et délices.

Si l'on ajoute qu'ils s'offrent un clergé du genre grec, avec « archimandrites » et « patriarches », on aura une idée assez plaisante de cette mascarade typiquement américaine.

L'HOMOPHILE CONSCIENTE ET ORGANISEE.

On sait que les Etats-Unis comptent plusieurs « mouvements homophiles », dont deux (*One* et *Mattachine*) publient des revues.

Du fait que *One* et *Mattachine* sont, l'un et l'autre, implantés en Californie, nous aurions facilement tendance à les confondre un peu, ce qui serait une grave erreur, car ni leur ton ni leur méthodes d'action ne sont semblables.

Mattachine, avec des moyens matériels restreints (d'aspect très modeste, sa revue est imprimée en offset), a créé

plusieurs « succursales » à travers tout le pays, — jusqu'à New-York, traditionnellement hostile à tout ce qui vient de la côte du Pacifique —, et s'efforce de maintenir un ton de dignité tout à fait sympathique. Nous avons vu plus haut ses démêlés avec le député Dowdy à Washington.

La *Mattachine Review*, malheureusement, n'imprime que peu de texte originaux; sa majeure partie est constituée de réimpressions d'articles parus dans divers journaux et publications de langue anglaise; d'autre part, faute sans doute de moyens financiers suffisants, elle ne s'occupe absolument pas de ce qui se passe hors des Etats-Unis, ce qui lui donne, pour un lecteur européen, un aspect assez « provincial » et étriqué. Ce qui n'empêche pas que nous y retrouvions beaucoup des idées qui nous sont chères, et, encore une fois, un très louable sérieux.

Avec *One*, malheureusement, le son de cloche est très différent. La revue est plus richement imprimée, mais quelle vulgarité, quelle effroyable « anti-propagande » pour la cause homophile! Photos et dessins dépassent souvent les bornes de la grossièreté : en juin 1963, la couverture était « ornée » de caricatures de « tantes » et de « folles tordues »; en août, un dessin représentait un garçon accroupi sur une tinette en train de... chier, eh oui! (seul ce mot grossier peut traduire l'impression navrante du dessin, aussi nul du point de vue artistique que choquant par l'ignominie du sujet). Quant aux articles, les nouvelles les plus bêtifiantes (3) y côtoient des éditoriaux où on proclame que les folles, les tapettes, les détraqués et les exhibitionnistes font partie de l'homophilie, et qu'à ce titre tout mouvement homophile doit prendre leur défense et illustrer leur point de vue!

Ajoutons, pour être véridique, qu'à la suite de ces excès, *Mattachine* et *Dionysos* (un autre mouvement américain), ont publiquement rompu leurs relations avec *One*, qui risque de faire grand tort à la cause homophile dans tous les pays de langue anglaise.

C'est dommage, car l'équipe de *One* groupe des gens de talent, qui publient par ailleurs le trimestriel *Homophile*

(3) Pas toutes. De temps en temps il y en a de bonnes : ainsi dans le numéro d'octobre 1963, *Ships That Pass In The Night*, de David A. Johnstone.

Studies dont nous avons plusieurs fois parlé aux lecteurs d'*Arcadie*. Depuis deux ans, le ton de *Homophile Studies* s'est fait un peu moins agressif (je dis : « un peu »), et le côté pédant s'y est légèrement atténué.

J'aurais tort, du reste, de trop critiquer cette publication, puisqu'elle m'a fait l'honneur de présenter à ses lecteurs dans ses numéros datés de l'été et de l'automne 1961 (parus en réalité en 1963) une excellente traduction de mes *Hommes du Grand Siècle*, due à M. Marcel Martin.

Pour les Arcadiens qui lisent l'anglais, je signale les principales études parues dans les quatre derniers numéros de *Homophile Studies* : dans le domaine de la sociologie, « La pédérastie et la prostitution masculine » par Andrew Bradbury (n° 13); « Quelques solutions au problème du besoin d'union sexuelle », par W. Dorr Legg (n° 14). Dans le domaine scientifique, « Les facteurs biologiques dans le comportement sexuel », par Ray Evans (n° 15), et de nombreux comptes-rendus d'articles scientifiques parus dans diverses revues de médecine et psychologie. Dans le domaine de l'histoire religieuse, « Le comportement homosexuel » par le Révérend Robert Wood (n° 16), sans compter une très divertissante lettre d'injures d'un Mr. Henry Hay contre votre ami Marc Daniel, où ce dernier est accusé — entre autres gentilleses — de « vénalité avouée » (!) et de « n'avoir rien lu depuis 1909 », et traité d'« illettré mélancolique ».

(Ajoutons, à l'honneur des lecteurs américains, que plusieurs d'entre eux ont exprimé à la rédaction de *Homophile Studies* leur désaccord avec l'hystérie de Mr. Hay).

Pour que le tableau soit complet, il faut mentionner (mais le faut-il vraiment?) un « magazine écrit par les travestis pour les travestis », intitulé *Transvestia*. On aura vraiment tout vu!

ET QUEBEC? ET MEXICO? ET TEGUCIGALPA ?

L'Amérique, quand même, ce n'est pas uniquement les Etats-Unis!

Il y a aussi des homophiles au Canada, au Mexique, au Pérou, au Brésil (ô le Carnaval de Rio!) et ailleurs, de la Terre de Baffin à la Terre de Feu... Mais voilà : ces pays là

ne possèdent pas de « mouvements » homophiles organisés, donc pas de publications homophiles, et notre information les concernant est beaucoup plus fragmentaire...

Pour le Canada, certes, nous ne sommes pas trop ignorants — d'abord parce qu'on y lit beaucoup *Arcadie*, et qu'on y écrit à *Arcadie*, et aussi parce que *One* et *Mattachine Review* en parlent souvent. De toute façon, ce n'est pas le paradis homophile que ce pays où le puritanisme anglo-saxon rivalise avec l'obscurantisme catholique le plus étroit! Montréal, toutefois, métropole de plus d'un million d'habitants, compte de nombreuses « boîtes » et de nombreux bars, où les homosexuels des régions des Etats-Unis proches de la frontière affluent le samedi et le dimanche, non sans de nombreux ennuis avec la police canadienne. Le ton général, à ce qui nous est rapporté, oscille entre la froideur guindée et la saoulographie débridée...

En Amérique latine, d'autre part, les préjugés anti-homosexuels restent si vivaces qu'il ne saurait être question pour les autorités de tolérer ouvertement leurs lieux de rencontre. Ce qui n'empêche pas — au Mexique notamment, grâce au voisinage des Etats-Unis — la prostitution masculine d'être florissante.

Mais de temps à autre quelqu'un lance une idée progressiste et la presse bien pensante se déchaîne. Ainsi, après la prise de position libérale du professeur Ismodes au Chili en octobre 1962. Typique, à cet égard, l'article du Señor Mario Gamarro dans le journal *El Universal* de Caracas (Venezuela) du 2 juillet 1963 : « Nous apprenons qu'il vient de se créer une association de détraqués... qui prétendent obtenir l'abolition de toutes les lois pénales qui concernent chez nous le « sexe intermédiaire »... Fabrizio Lupo, le héros de Carlo Coccioli qui, pour moi, est un être répugnant, va peut-être bientôt pouvoir vivre librement en notre pays son odyssée... Il ne sert à rien de fermer les yeux : les anormaux prolifèrent de nos jours de façon inquiétante; soit qu'ils jouissent de libertés particulières, soit que notre époque les favorise, soit que l'évolution intellectuelle les justifie... Ils ne se cachent plus comme autrefois : aujourd'hui, être « comme ça » devient, dans certains milieux, une distinction, ou, au pire, une infirmité. Vraiment, il devient de plus en plus difficile de comprendre! ».

Pauvre Señor Gamarro! Il en verra bien d'autres si les petits cochons ne le mangent pas...

ET, POUR FINIR, LE CONTROLE DES NAISSANCES...

Il serait de mauvais ton de terminer cette chronique, consacrée en majeure partie à un pays anglo-saxon, sans une note d'humour... Elle nous est fournie par Mr. Hope, éditorialiste du *San-Francisco Chronicle*, qui s'inquiète — à juste titre — de l'explosion démographique dans le monde et de ses conséquences. Il suggère, pour l'enrayer, que les gouvernements accordent des allocations spéciales aux ménages sans enfants et aux célibataires. Ces allocations, bien entendu, seraient distribuées par le Ministère de l'Agriculture, à cause de son expérience dans le domaine de la non-production!

Mr. Hope n'ajoute pas que, dans ces conditions, les homosexuels pratiquants devraient être exemptés d'impôt et, au bout... mettons de cinquante ans de stérilité au service de l'Etat, recevoir la Médaille de l'équilibre démographique. Nous nous permettons d'émettre cette suggestion pour ce qu'elle vaut...

MARC DANIEL

OSWALD

DU CORAIL ET DES ALGUES

« Des difficultés d'être beau »

Ed. Scorpion — 7,80 F

HÉROÏNE MALGRÉ LUI

par PAUL GAUTHIER

Les pages qui suivent constituent le récit authentique d'une extraordinaire aventure qui eut lieu pendant la guerre, sous l'occupation allemande.

L'auteur, pour échapper à la Gestapo, est entré comme comptable dans une entreprise industrielle un peu mystérieuse à laquelle il a été recommandé. Le récit commence au jour où il prend ses fonctions dans cette entreprise.

UNE CURIEUSE ENTREPRISE.

J'entre dans mes nouvelles fonctions.

On me présente mon personnel : six comptables, presque tous prisonniers rapatriés, deux dactylos.

Le sous-directeur m'explique le fonctionnement du service, quelques éléments de comptabilité en partie double. Il faut lire tous les jours un volumineux courrier venant des usines de province, et je m'aperçois qu'on fabrique des produits d'armement pour les Allemands. J'entre en fureur ; le sous-directeur me calme et me demande de patienter un peu. Le chef du service technique me dit aussi que je verrai quelquefois des choses qui me paraîtront anormales, mais que je comprendrai à la longue.

Un contrôleur allemand vient de temps en temps vérifier mes livres, environ tous les mois. On prépare une boîte de cigares sur la cheminée et négligemment on lui en offre un de temps en temps.

Ma tête ne doit pas lui revenir et il épluche les comptes et m'énervé. Il nous quitte toujours sans avoir l'air satisfait.

HÉROÏNE MALGRÉ LUI

Les semaines passent. J'ai l'impression que les usines de province, où se rendent souvent le Directeur général, que je n'ai vu qu'une fois, et le sous-directeur, ne travaillent pas à une cadence exceptionnelle, et il y a de nombreuses réclamations des contrôleurs allemands.

Le sous-directeur me dit un jour : « Si vous avez des amis prisonniers, indiquez-les moi, nous les ferons revenir en France ; si vous connaissez des jeunes de la classe 43, nous les embauchons, ils n'iront pas en Allemagne comme on le craint. »

Les bureaux furent ensuite transférés dans un grand immeuble, puis un deuxième voisin. Mon service avait pris de l'extension. Une ombre : la visite mensuelle du contrôleur !

*
**

Lors d'une journée de congé — pour la mi-carême je crois, les motifs de congé étaient nombreux — je « broyais du noir ». Je pensais aux chars d'antan qui amenaient un peu de gaieté sur nos boulevards et dans nos cœurs.

Puis la pensée de prendre un déguisement me prit : pas question, les esprits n'y sont pas. Que faire ?

Je me rappelai qu'étant jeune je m'étais amusé à m'habiller en femme et que j'avais passé une bonne journée.

Le faire maintenant serait risqué. Je ne pouvais pas sortir et je perdrais mon temps.

Je me décidai quand même et en parlai à un de mes amis.

Il me trouva un petit tailleur gris sombre, quelques accessoires et nous trouvâmes en location ce qu'il fallait pour compléter l'aspect. Les cheveux suffirent. Pas de chapeau. La coiffeuse voulut bien me maquiller et je n'étais pas trop mal.

Nous sortons bras-dessous, bras-dessus ; les pieds me faisaient un peu souffrir.

Ne sachant pas où aller — pas ou peu de pâtisseries, pas de tickets de pain ou de matières grasses au marché noir, notre horizon était limité ; de plus il ne faisait pas un temps superbe — je décide de passer à mon bureau. La concierge me laisse passer. Je monte et entre. Quelques instants après le sous-directeur arrive et reste stupéfait. Je lui dis qui je

suis et il rit de bon cœur; il s'ennuyait lui aussi et les idées changeaient pendant quelques temps.

J'allais repartir rejoindre mon ami qui m'attendait lorsqu'un planton vint chercher le sous-directeur.

Deux minutes après celui-ci réapparaît :

« Dites donc? Le contrôleur est là. Il va falloir le recevoir. »

— Pas comme ça, tout de même!

— Mon vieux, il n'y a guère moyen autrement; il doit repartir demain matin et il est de plus de mauvais poil parce que les bureaux sont fermés aujourd'hui. Vous n'êtes pas si mal que ça, et nous dirons que vous êtes souffrant et qu'une personne au courant vous remplace. »

Il repart sans attendre ma réponse et quelques instants plus tard réapparaît le contrôleur.

— Oh pardon. Bonjour, Madame, dit celui-ci. Vous êtes au courant du service? Je n'ai pas encore eu le plaisir de vous rencontrer ici ».

Le sous-directeur prit la parole, ce que j'étais incapable de faire et expliqua qu'en vue d'une maladie ou une absence prolongée, il fallait bien prévoir du personnel en double et que, me trouvant être la sœur du responsable, j'avais été tenue au courant, que mon mari était prisonnier, etc...

Je tournais les feuillets, attirant son attention sur quelques pages importantes, puis il m'arrêta :

« Madame, n'allons pas plus loin; je vois que vous êtes bien au courant et que les comptes sont bien tenus. Je n'obtiens pas satisfaction aussi rapidement qu'aujourd'hui lors de mes visites mensuelles. Je serais très honoré que vous vouliez bien accepter de dîner avec moi ce soir. »

Tuile! Le sous-directeur lui dit que j'étais passablement grippée et bien fatiguée, ce que je confirmai en m'excusant et en le remerciant.

Il accepta deux cigares que je lui mis dans sa pochette, puis il partit.

Je ne savais plus que faire lorsque le sous-directeur revint.

« Eh bien mon vieux, mes compliments! Vous avez vu comment il a bâclé son contrôle. Attention, hein! J'ai aperçu le directeur. Allons le voir pour lui raconter l'histoire. »

Il m'entraîna par la main, frappa à la porte du directeur

et entra avec moi. Stupéfaction du « Patron »! Puis, ce qui était rare, sourire.

« Mon cher ami, je vous félicite d'abord, puis je vous remercie. Et puisque vous vous ennuyez aujourd'hui, vous allez me faire le plaisir d'accepter de dîner à la maison. Je prévien ma femme qui va beaucoup s'amuser aussi. »

Je prévien mon ami qui m'attendait dans la salle d'attente et lui dis que je m'arrangerai seul; de toute façon il me faudra rentrer avant le couvre-feu.

CHANGEMENT DE SEXE...

Le directeur m'emmène chez lui. Exclamations de sa femme lorsqu'elle me voit, puis, comme il n'était pas très tard, elle dit à son mari : « Nous allons essayer de faire mieux et passer une bonne soirée aussi agréable que possible. »

Elle m'emmène dans sa chambre et me dit : « Je vais vous habiller aussi chiquement que nous pourrons. Essayons! » Et elle sort plusieurs toilettes, robes du soir et manteaux. Son choix s'arrête sur un fourreau de satin bleu ciel. Il paraît un peu petit mais en un clin d'œil elle trouve une pince par-ci, par-là, l'enlève et me l'essaie.

— Mais elle vous va comme un gant! Maintenant par ici! » Dans son cabinet de toilette elle me fait un maquillage du soir assez poussé, corrige ma coiffure, place boucles d'oreilles, collier, bracelets.

« Et maintenant Madame, retirez-vous, à mon tour! »

Quelques instants après elle reparait en robe de voile noir.

« Nous allons retrouver mon mari! »

Lorsque celui-ci nous vit apparaître :

« Je n'en reviens pas! Je vais être obligé à une réserve qui n'est pas dans mon habitude. Dinons vite. Je pense que nous devrions aller voir P... pour qu'il vous photographie. Je vais téléphoner pour savoir s'il est chez lui. »

Quelques instants plus tard il revenait :

« P... est chez lui; je l'ai invité à venir mais il ne peut sortir en ce moment et il se fera un plaisir de nous recevoir après dîner. »

Nous dinâmes assez simplement et je prenais un peu

d'assurance quand nous sortîmes pour nous rendre chez P... Je n'ai pas voulu prendre le métro — et j'ai encore souffert de mes pauvres pieds.

Arrivée chez P... Un grand diable à lunettes, paraissant 50-55 ans, figure mâle.

« Bonjour mon cher. »

« Mes hommages, Mesdames », et en me regardant : « Félicitations ! »

Nous parlons un peu. Le Directeur raconte l'aventure de l'après-midi. Puis P... me prend en photo.

« Patientez un petit quart d'heure et je reviens. » Il va dans son bureau et nous laisse seuls.

Il revient environ vingt minutes plus tard, vient vers moi directement : « Chère Madame, je me suis permis une petite indiscretion : j'ai ouvert votre sac, j'ai pris vos papiers, mais soyez tranquille, j'en ai remis d'autres, carte d'identité, carte d'alimentation, avec les photos nécessaires. Vous êtes en service commandé et, comme vous avez très bien commencé, vous allez continuer et vivre ainsi jusqu'à nouvel ordre. Vous demeurerez chez notre Directeur dont la femme s'occupera de vous, vous continuerez à remplir le poste que vous occupez. Je suis le commandant X dont vous dépendrez pendant votre mission. »

— Mais, répliquai-je, stupéfait, ce n'est pas possible ! voyons, j'ai de la famille.

— Je vous arrête, soyez sans crainte à ce sujet ; tous ceux qui vous sont chers ne manqueront absolument de rien. Quant à vos amis, peu nombreux d'ailleurs pendant la guerre, ils ne s'inquiéteront pas d'une absence dont nous pourrions donner l'explication. »

Je rentrais chez mes nouveaux amis littéralement... effondrée.

Je me rappelle avoir passé une nuit blanche, me demandant ce qui m'arrivait. Je n'avais pour tous vêtements que quelques déshabillés que m'avait donnés Mme J...

Le lendemain, Mme J... m'aida à m'arranger convenablement. C'était un vendredi et le Directeur m'avait dit que je pourrais reprendre mon travail le mardi ou le mercredi suivant.

Nous passons la journée à chercher d'abord des souliers car je souffrais terriblement. Nous en trouvons d'assez pra-

tiques et m'allant bien. Il nous a fallu commander quelques paires de fantaisie que j'ai pu avoir quelques jours plus tard.

Mon commandant avait tout prévu, car des bons pour chaussures et textiles étaient joints à mes papiers.

Mme J... se chargea d'acheter mes... dessous. Nous trouvâmes quelques robes pas mal et commandâmes quelques robes habillées. Je la suivais machinalement et arrivai à ne rien penser... Il fallut aussi me trouver des cheveux. Là, rien de tout fait, et Mme J... me commanda trois perruques à cheveux mi-longs, blond cendré !... Je gardai donc celle que j'avais louée...

Le samedi, le dimanche et le lundi, promenades, à pied naturellement (que de kilomètres faisait-on à ce moment !), avec changement de toilette à midi et le soir.

Le mardi, je commençai un peu à m'habituer à mon... nouvel élément, et on m'envoya faire quelques courses seule. J'arrivai à me faire quelques raccords de maquillage assez facilement et le mercredi je me hasardai dans les bureaux.

Je passai par la Direction générale, qui m'envoya au sous-directeur, qui vint me présenter au personnel.

J'osais à peine parler. Je demandai aux chefs de service de me mettre au courant et ils furent étonnés de ma prompte adaptation.

L'un d'eux dit assez haut, croyant ma porte fermée : « Je crois qu'il ne faudra pas lui raconter d'histoires à celle-là, du train qu'elle y va, elle sera vite à la page ! ».

A midi j'allai déjeuner à la cantine, ce que je ne faisais pas d'habitude. Je pus me mettre dans un petit coin et rarement on m'adressa la parole, ce que je souhaitais.

Le soir je rentrais chez M. et Mme J. et les questions fusaient, naturellement.

Voulant m'habituer, M. J. voulait me voir habillée le soir. Cela d'ailleurs nous changeait un peu les esprits.

Par téléphone, le contrôleur allemand annonça sa visite, un peu en avance. Je le reçus assez bien arrangée, et le contrôle fut vivement bâclé. Il voulut m'inviter à déjeuner et me laissa choisir le restaurant.

Je l'emmenai à la Brasserie Muller, avenue de Clichy, où avec quelques tickets supplémentaires et le prix en conséquence, on pouvait déjeuner pas trop mal. Il fut très sage et toujours très empressé.

Le Directeur m'avait prié de l'inviter le soir chez lui.

M. J. voulut absolument que ce soit moi qui le reçoive et la soirée se passa assez agréablement.

Le contrôleur voulait nous faire plaisir et nous pria de lui formuler quelques désirs, même celui de faire rentrer mon mari... mon mari prisonnier, ce que je ne manquai pas de lui demander. Celui-ci nous arriva quelques jours plus tard et fut rendu à sa vraie femme, folle de joie, mais avec le conseil de se mettre un peu au vert, assez loin de Paris...

Le Directeur me convoqua le lendemain à son bureau : « Ma chère, j'ai voulu vous faire recevoir le contrôleur hier pour vous habituer à quelques fonctions supplémentaires. Vous vous en êtes très bien sortie. Bientôt je compte réunir quelques « huiles », civiles et en uniforme; c'est obligatoire. Je tiens à vous dire que ma femme vous cédera sa place et qu'il vous appartiendra de maintenir l'ambiance nécessaire, ce qui n'est pas toujours drôle, croyez-moi ». Je claquai les talons, oubliant mon nouvel état...

Le travail continuait, assez monotone, les contrôleurs de province se plaignaient des mauvais rendements.

Un jour un de mes comptables me signale avoir reçu en double un « lifersehain », bulletin de livraison, assez important. Je le lui fais renvoyer. Deux jours plus tard, retour du papier certifiant qu'il n'y a pas d'erreur. Je signale le fait au sous-directeur qui a la même réaction que moi et qui fait retourner le bon.

Même réponse avec lettre virulente n'admettant pas de discussion... Nous allons voir le Directeur général :

« Eh bien, nous pouvons parler entre nous... Si nous acceptons ce bon, il va falloir établir une facture. Que faire de la somme qui doit nous être versée...? »

Il réfléchit, quelques instants, puis : « Ma chère, préparez-moi le retour de trois mille prisonniers, spécialistes de nos fabrications en principe, mais quelques amis se chargeront de nous envoyer les plus empoisonnés... Il faut naturellement organiser le logement et la nourriture de tout ce monde. Allez-y! ».

Et, mon Dieu, pas mal de braves types ont pu ainsi revenir en France, presque tous sans comprendre pourquoi comme j'ai pu m'en rendre compte quelques années plus tard!

Le rendement des usines baissait encore, mais les respon-

sables allemands étaient mieux là qu'en Russie et leurs réclamations étaient assez platoniques!

Comme il me l'avait dit, le Directeur voulait et devait inviter quelques responsables allemands. Il parlait allemand très couramment et de façon assez rude; j'ai remarqué que ses contradicteurs avaient toujours l'air de baisser pavillon devant lui.

Il en fut ainsi et nous préparâmes la réception, sa femme et moi. Il fallut faire des prodiges pour grouper le nécessaire pour offrir un dîner potable. Par contre, la boisson ne manquait pas. Je prévoyais un peu d'eau, ne fût-ce que pour moi...

(A suivre)

PAUL GAUTHIER

RELIURES

1963-1964

(dos en cuir - couleur verte)

12 F l'une (port compris)

NOS AMIS D'ANGLETERRE

par MARC DANIEL

L'Angleterre est entrée en période pré-électorale..., ce qui, bien entendu, signifie qu'il ne faut pas s'attendre à voir de sensationnels changements de lois avant que le verdict populaire ait tranché entre les Conservateurs de Sir Alexander Douglas Home et les Travaillistes de Mr. Harold Wilson. Ni les uns ni les autres ne vont risquer de mettre en péril leur réputation auprès de leurs électeurs en favorisant le vote d'une loi qui autoriserait l'homosexualité entre adultes consentants et en privé, comme le recommandait le Rapport Wolfenden.

Curieux sort que celui de ce malheureux Rapport! Adopté à la quasi-unanimité d'un Comité Royal d'experts et de députés, en septembre 1957, il est aussitôt mis dans un tiroir par le gouvernement même qui en avait demandé la rédaction. La presse s'étonne, l'opinion publique se passionne — pour ou contre — mais le Parlement refuse obstinément de se compromettre. En mars 1962 (quatre ans et demi après la publication du Rapport) le député Léo Abse tente de vaincre la timidité de ses collègues en déposant, sous sa propre responsabilité, un projet de loi « pro-Wolfenden » : échec encore. Les scandales se succèdent — l'affaire Vassall en dernier lieu — mais la loi reste inchangée : en Angleterre, tout acte homosexuel reste passible de la prison, et les maîtres chanteurs continuent à triompher et à ruiner les vies de milliers de citoyens honnêtes et inoffensifs (1).

Dure et cruelle leçon! les Universités, les Eglises, tout ce qui compte au point de vue intellectuel, littéraire, scientifique, est insuffisant pour contrebalancer le poids de la bêtise, du conformisme et de la lâcheté. Et cela dans un des pays les plus libéraux du monde..., quelle tristesse!

En attendant, la vie et l'activité de nos frères homosexuels d'Angleterre se poursuivent, brillantes parfois, pittoresques aussi, navrantes trop souvent...

(1) Voir la série de nos chroniques anglaises sur le Rapport Wolfenden, N° 47 à 51 d'*Arcadie*; et sur l'affaire Vassall, le N° 111, de mars dernier.

NOS AMIS D'ANGLETERRE

LES ORGANISATIONS PRO-WOLFENDEN ET LEUR ACTIVITE.

Désignons sous le terme d'« organisations pro-Wolfenden » les divers groupements qui se consacrent à favoriser l'adoption d'une nouvelle loi conforme aux conclusions du célèbre Rapport.

Les deux principales de ces organisations fonctionnent en symbiose : ce sont la *Homosexual Law Reform Society* (Société pour la réforme de la loi sur l'homosexualité), déjà connue des lecteurs d'*Arcadie*, et l'*Albany Trust*, fondé en 1959. Toutes deux ont leur siège à Londres, 32, Shaftesbury Avenue, à deux pas de Piccadilly Circus et de Leicester Square..., en plein cœur du quartier des théâtres et des affaires.

Leur action s'exerce sur plusieurs plans.

Publication, d'abord, d'un périodique (trimestriel) intitulé *Man and Society* (« L'homme et la Société »), auquel collaborent d'éminentes personnalités scientifiques, juridiques, littéraires, politiques, religieuses. Ce n'est pas une revue du genre d'*Arcadie* ou (moins encore) du genre des revues américaines *One* et *Mattachine Review*. On n'y trouve pas de poésies, ni de nouvelles, mais uniquement des études et des articles de fond, d'un ton très sérieux et « universitaire » ; la distribution en est largement assurée dans le milieu de la presse, de la justice, du Parlement, et son influence est certainement importante.

Publication, également, de brochures de combat et de vulgarisation. La plus récente, intitulée *Arrest* (« L'Arrestation »), constitue un résumé de tout ce qu'un homosexuel doit savoir concernant la conduite à tenir en cas d'arrestation : inutile d'insister sur l'utilité d'une telle mise au point, surtout en Angleterre avec la loi en vigueur!

La Société pour la réforme de la loi a récemment (octobre 1963) entrepris la diffusion d'un petit bulletin de liaison intitulé *Spectrum*, qui tiendra les lecteurs informés régulièrement de l'actualité concernant l'homosexualité.

Les deux organismes de Shaftesbury Avenue patronnent également des conférences, des débats publics, des enquêtes sur l'homosexualité. Un cycle de conférences a été donné pendant l'hiver 1962-1963; un autre est prévu pour l'hiver 1963-1964 à l'Alliance Hall, Palmer Street. Sur la demande de l'*Albany Trust*, le British Market Research Bureau (un peu l'équivalent de l'Institut français d'Opinion publique) a entre-

pris un sondage pour connaître l'opinion publique sur l'homosexualité. En collaboration avec des savants et des juristes, le même *Albany Trust* cherche à établir des statistiques de la délinquance homosexuelle, qui seront d'un puissant secours pour seconder les efforts en faveur d'une nouvelle législation.

De nombreuses lettres sont envoyées aux journaux (en Angleterre, le « courrier des lecteurs » est une rubrique importante de tous les journaux), des placards publicitaires y sont insérés. Enfin, en attendant la création, dans les locaux de Shaftesbury Avenue, d'un véritable « Centre Social » pour les homosexuels (consultations médicales et psychiatriques, assistance judiciaire, bureau de documentation et de renseignements, etc...), les deux organismes en question travaillent en liaison étroite avec les *Camberwell Samaritans*, association charitable qui se consacre essentiellement à aider les désespérés et les candidats au suicide, tout comme en France « S.O.S. » qui, lui aussi, connaît bien *Arcadie* et a recours à notre directeur André Baudry lorsqu'il se trouve en face d'un cas de désespéré homosexuel. Ajoutons enfin que le député Léo Abse, champion de la réforme de la loi, a défendu son point de vue à la B.B.C. au cours d'un débat sur l'homosexualité, le 14 août dernier. A quand l'équivalent à la R.T.F.?

LES LIVRES ET LA PRESSE.

Le succès d'une telle émission radiophonique s'explique par le fait que, contrairement au public français, le public anglais se passionne pour les questions touchant à l'homosexualité. Cette curiosité n'est pas toujours du meilleur aloi, mais enfin, parmi les publications qu'elle provoque presque chaque mois, il en est bon nombre que nous pourrions envier en France...

Le livre de Richard Hauser, *The Homosexual Society* (« La Société homosexuelle »), paru en 1962 chez Bodley Head à Londres, constitue un intéressant effort pour étudier le « milieu » homosexuel, non plus avec l'optique d'un journalisme à l'affût de sensationnel et de croustillant, mais de façon systématique et sérieuse. Malheureusement le ton de l'ouvrage est infecté de puritanisme, et l'auteur considère trop ouvertement l'homosexualité comme une maladie contagieuse pour que son étude n'en soit pas faussée. L'accueil réservé par le public à ce livre a du reste été assez réservé.

Douglas Plummer, auteur de *Queer People* (« Drôles de gens »), publié chez W.H. Allen (1963), pêche, lui, par superficialité et légèreté, mais son point de vue est, à l'inverse de

celui de R. Hauser, tout à fait sympathique aux homosexuels. Il déplore leur manque de conscience de leurs propres problèmes et, d'une façon générale, leur manque d'organisation et de volonté d'améliorer leur sort; il énumère avec complaisance tous les homosexuels célèbres, ce qui a fait qualifier son livre de « teashop gossip » (cancans de salon de thé) et, en définitive, ne sert guère la cause qu'il entend défendre, malgré un très honnête effort de documentation.

Le plus combatif des ouvrages récents est celui de Anthony Rowley, *Another Kind of Loving* (« Une autre sorte d'amour »), édité par Axle Publications, Bromley, 1963. Les homosexuels anglais, en contraste avec l'opinion de D. Plummer, y sont représentés comme prêts à la révolte contre l'injustice de leur sort : « La colère extrême face à une loi stupide est une attitude plus saine que le désespoir et la misère », conclut *Man and Society*, en présentant à ses lecteurs ce livre qui aura certainement des répercussions en Angleterre.

Dans un autre domaine, l'année 1962 a été marqué par la publication de la première biographie de Radclyffe Hall, l'auteur inoubliable du *Puits de solitude*, classique des bibliothèques de nos sœurs lesbiennes : c'est *The Life and Death of Radclyffe Hall*, œuvre de Lady Troubridge, qui fut l'amie et la compagne de la grande romancière (Londres, éd. Hammond).

A propos de littérature, où va se nicher le souci de protéger les chères petites têtes blondes contre le vice? La pièce de théâtre *La Rumeur* (The Loudest Whisper) s'appelait primitivement *The Children's Hour* (« L'heure enfantine »). Il a fallu la débaptiser, de peur que les mères de famille, distraites, n'y entraînent leur progéniture, qui y aurait appris comment l'accusation de lesbianisme peut ruiner la vie de deux femmes!

LES EGLISES.

Le remous suscité par la prise de position des Quakers (2) n'était pas apaisé que, le 10 mars dernier, le chanoine Rhymes, parlant en pleine cathédrale de Southwark (quartier sud de Londres), déclarait que rien dans l'enseignement du Christ ne justifiait l'attitude anti-sexuelle des Eglises; Jésus, ajoutait le révérend chanoine, n'a jamais dit qu'on ne doit pas avoir de relations sexuelles en dehors du mariage.

(2) *Arcadie*, N° 114, juin 1963.

Aux dernières nouvelles, la cathédrale de Southwark n'a pas encore été détruite par le feu du ciel, ni le chanoine condamné pour apologie de l'adultère!

LA VIE EN ROSE.

Avec tout cela, chacun sait qu'on ne s'ennuie pas à Londres : les aventures de la blonde Miss Keeler et de ses amis l'ont appris à qui l'aurait ignoré.

Les bars fréquentés par les homosexuels sont nombreux, très surveillés, bien entendu par la police, et bourrés de maîtres chanteurs et d'indicateurs. Un reportage publié par l'*Observer* sur le club homosexuel d'Amsterdam (le C.O.C. bien connu de nos lecteurs) a suscité des remous assez considérables; il a même été question de consacrer une émission de télévision à la B.B.C., mais jusqu'à présent ce projet n'a pas été réalisé.

De temps en temps, à Londres comme ailleurs, un scandale éclate : à la fin de 1962, c'était un « vice ring » (réseau de vice) découvert à Eastleigh. Tout récemment, le journal *News of the World* révélait l'existence, en plein Londres, d'un parc où, la nuit, avaient lieu des « orgies... » romaines. C'était peut-être une nouveauté pour les lecteurs de *News of the World*, mais sûrement pas pour les homosexuels londoniens qui connaissent de longue date la réputation des nuits de Hampstead Heath et de Wimbledon Common... sans parler, tout bonnement, de Hyde Park!

Mais à quoi bon s'étonner, puisque les collègues les plus aristocratiques sont, à en croire la vertueuse indignation des journaux, des pépinières de pédérastie?

Un distingué étudiant de Cambridge, Mr. Wilkinson, a été jusqu'à mettre en cause Gordonstoun, le collège où est élevé le prince Charles, futur roi d'Angleterre... A qui se fier, grand Dieu?

Et voici que, après le corps diplomatique (sérieusement mis en cause par les affaires Burgess, Mac Lean et Vassall), l'armée elle-même..., mais rassurez-vous c'est de l'armée féminine qu'il s'agit. Il paraît qu'il s'était glissé des lesbiennes parmi les W.R.E.N. et les W.R.A.C.! Heureusement, les journaux vertueux veillaient, et les coupables ont été aussitôt chassées de leur régiment, par décision du ministre des Armées, un certain Mr. John Profumo qui, depuis... Enfin, Albion n'est pas Lesbos, que diable! Ces dames s'étaient trompées d'île.

LA VIE EN NOIR.

A côté de ces joyusetés, hélas drames et tragédies continuent à assombrir la vie des homophiles d'Outre-Manche. Chantages et scandales ruinent les existences de paisibles citoyens, coupables seulement d'aimer autrement que ne le voulait Mr. Henry Labouchere (3).

Une vague sans précédent de « mise en l'air » et de délit de toute sorte, commis aux dépens des homosexuels par des bandes de jeunes voyous, déferle sur l'Angleterre, selon *Man and Society*. La police, informée par les soins de la Société pour la réforme de la loi, prétend ne pas pouvoir agir tant qu'elle n'est pas saisi de plaintes émanant des victimes. Et les victimes, évidemment, se taisent, puisqu'en dénonçant leurs agresseurs elles risquent de se retrouver sur les bancs de la correctionnelle et en prison.

Les tribunaux, il est vrai, font montre d'une inégale sévérité selon les lieux, les circonstances et la facilité de la digestion du Président. Les Assises de Gloucester ont condamné deux hommes (adultes) à 18 mois de prison chacun, mais le Lord Chief Justice (équivalent de notre Cour de Cassation) a cassé le jugement comme « tout à fait en dehors de la normale ». Les deux hommes ont été aussitôt libérés (février 1963).

L'« affaire » sensationnelle de l'an dernier a été la condamnation à quatre ans de prison du professeur Sir Jan Horobin, soixante-deux ans, « warden » (administrateur) du Mansfield House University Settlement, arrêté à la suite d'un séjour en Espagne, où le patron de son hôtel se plaignait des allées et venues de garçons. Il fut révélé, à l'enquête, que Sir Jan vivait en ménage depuis plusieurs mois avec Roy Roger Girard, âgé de dix-sept ans. A un ami qui critiquait son genre de vie, il répliqua : « Tes relations avec ta femme sont bien pires que les miennes avec ce garçon. »

Du moins le juge, en condamnant Sir Jean Horobin, pouvait-il avoir le sentiment de défendre la morale. Mais que penser du tribunal d'Old Bailey, à Londres, qui acquitte un garçon de seize ans, meurtrier d'un homme de quarante-six ans qu'il avait accompagné dans sa chambre, sous prétexte qu'il avait agi en état de « légitime défense »?

A quels excès peut aboutir cette frénésie anti-homosexuelle

(3) Auteur de la loi de 1884, toujours en vigueur.

de certains juges, la phrase suivante peut en donner une idée. Elle a été prononcée par un juge président de Cour d'Assises, acquittant un jeune garçon de vingt-quatre ans pour le meurtre d'un homme dans un café-bar : « J'ai la preuve que ce personnage déplaisant vous avait fait des avances homosexuelles... et j'estime qu'en le frappant vous n'avez pas agi autrement que tout Anglais normal l'aurait fait à votre place. »

« Doit-on en conclure », se demande l'éditorialiste de *Man and Society*, que les juges de sa Majesté la Reine approuvent le meurtre des hommes qui font des avances homosexuelles? »

Ce sont là d'angoissantes questions auxquelles l'avenir apportera sans doute sa réponse...

En attendant — conséquence prévisible du scandale Vassall — le Foreign Office vient de décider de ne plus affecter de célibataires dans les ambassades au-delà de l'ex-Rideau de Fer (*Daily Mail*, 3 septembre 1963). La vie mondaine de Moscou va devenir de plus en plus morne... mais à quand, dans les pages d'*Arcadie*, une chronique d'U.R.S.S.?

MARC DANIEL.

FRANÇOISE D'EAUBONNE

BONNE NUIT CHER PRINCE

« Audacieux, brutal, pathétique... »

Ed. Corrèa — 278 p. — 12,60 F

IRENE MONESI

LES PÈRES INSOLITES

« Le thème du père... »

Ed. Corrèa — 155 p. — 12,60 F

LIVRES ANCIENS — LIVRES NOUVEAUX

LA NUIT DE PLOMB

de HANS HENNY JAHNN

Quelques jours avant d'aborder aux Nouvelles Indes, Colomb et ses matelots furent avertis de l'approche d'une terre inconnue par des oiseaux étrangers venus à leur rencontre. Ainsi nous arrive d'Allemagne un singulier petit roman : *La Nuit de Plomb* (1), prémices, nous dit-on, d'une œuvre énorme en cours de publication. Ce choix d'un ordre de parution est heureux car je crois ce roman, aux proportions de nouvelle, bien fait pour apprivoiser le lecteur français, souvent un peu effrayé des grandes sommes romanesques d'Outre-Rhin.

Engluées dans une nuit interminable, des rues désertes, une ville toujours semblable à soi, comme le sont les plus sinistres banlieues. On souffle la dernière lampe à la dernière fenêtre éclairée, les réverbères clignent puis s'éteignent. Des provisions épuisées et des bouteilles vides dans le seul bar resté ouvert malgré l'absence de clients, des robinets sans eau. Dehors la neige grise et lente, puis le gel qui mord la peau, et le vent. Pour y échapper des escaliers tortueux, des corridors qui s'enfoncent sous des égouts, un caveau enfin ; « ... le fracas du couvercle qui retombe sur le caveau muré ». Mais aussi un cabaret baigné d'une lumière mate, un groom et une femme à la beauté énigmatique. « Il avait vu les yeux clairs du garçon s'enflammer de joie, semblables au feu qu'on évente, puis s'éteindre aussitôt et devenir gris comme cendre. »

Dans cet univers aux confins de la folie naissante et du rêve éveillé, un personnage jeté là par une puissance supérieure dont il ne sait rien : « Je te quitte à présent. Il faut

(1) Roman traduit de l'allemand par Henri Plard aux éditions du Seuil, 158 pages.

que tu poursuives seul ton chemin.» L'homme, Mattieu, se heurtera aux habitants de cette ville absente qui, hommes ou femmes, éveilleront son désir : « Vous pouvez me tendre la main pour me saluer, ou m'embrasser, ou déboutonner ma tunique », lui dit le groom. Mais veut-il aller plus loin, il découvre avec horreur, sous le fard, des êtres irréels dont les lèvres sont de vif argent et les corps « d'un noir sans éclat ni ombres, qui n'exprimaient rien, pas même les formes du corps ».

Comme le disait le poète :

« Les autres sont imaginaires
Faux et cernés de leur néant. »

Ayant, sans le savoir, froissé les puissances occultes, il est rejeté dans les ténèbres extérieures et repart, en quête de quoi? peut-être de lui-même. Il finira par se trouver ou plutôt rencontrera « l'autre Mattieu », Lautrec (Anders), celui qu'il fut à seize ans, et il se prendra au mirage de sa beauté perdue et de son ingénuité ancienne. Il essaiera avec une sorte d'angoisse froide d'arracher cet autre, ce semblable à la mort atroce qui le guette au fond du caveau où ils ne peuvent s'empêcher d'aboutir. C'est que tous deux portent au ventre la même blessure immonde faite autrefois à Mattieu. Ils en mourront emmêlés dans une agonie ignoble dont la superposition avec tant de grâce étrange fait penser aux anciens tombeaux où se heurtent le nu sensuel et le cadavre décomposé. Mais au fond de l'horreur il retrouvera l'Autre, ange ou démon, qui l'avait envoyé dans cette « nuit de plomb ». « Il sentit sa nudité contre celle de l'Autre. La belle poitrine robuste qui soutenait son dos, le contact enveloppant des cuisses... »

Il est impossible de faire sentir dans un résumé le souffle poétique qui anime cette œuvre énigmatique. Le traducteur, dans sa préface, suggère des rapprochements avec Kafka, Mann, les Baroques silésiens, d'autres encore. Certes, mais nous avons là l'œuvre d'un maître qui supporte sans faillir ces références prestigieuses, un accent personnel, une ampleur qui ne peuvent que réduire au silence le commentateur. « Les poèmes ont de grandes marges blanches... »

ROGER BLINOR.

L'ORANGERIE

de SIMONE JACQUEMARD (1)

Ce sont les Amitiés Particulières côté filles. Egalent-elles le roman assez exceptionnel de Peyrefitte? Assurément, *L'Orangerie* y fait songer : le cadre, une institution religieuse (assez peu située), les éducatrices, de révérendes mères aux appellations parfois parodiques (Mère des Saintes Glaces, Mère Jonas et la Baleine, etc...), les ressorts : inquisition des adultes, entraves et tabous multiples.

Ce que nous ne retrouvons pas : une homologue distinguée du Père de Trennes ou de ses « neveux » et surtout ce climat de fervente amitié mêlant assez perversément le profane au Sacré.

Les années ont coulé bien sûr depuis que Roger Peyrefitte a conçu son roman et l'a nourri du suc de ses souvenirs d'adolescent.

On veut la discipline traditionnelle des couvents, quelque peu menacée par la psychanalyse.

Quant aux héroïnes Anne et Jenny, une élève de seconde et une autre de quatrième, elles restent assez désincarnées. Nous ignorons à peu près tout de leur famille, de leur milieu social, de leur vie hors de l'institution.

L'Orangerie, c'est le lieu idéal où pendant quelques très brefs instants — au début d'une récréation — elles peuvent chaque jour s'étreindre avec autant d'empportement que de maladresse.

Tout les sépare — les âges — les divisions différentes de leurs classes — l'application de l'aînée, la paresse et l'indiscipline de la plus jeune.

Ce qui est assez bien observé, c'est que les initiatives sont le fait de la cadette « Jenny » qui est aussi la plus avertie.

C'est elle qui, lorsqu'elles peuvent enfin se voir plus longuement dans une grotte du parc — à la faveur de la kermesse — s'assied sur les genoux « d'Anne » pour mieux se faire « caresser ».

(1) Editions du Seuil.

Quant à ce qu'éprouve Anne à ce moment, voici ce qu'en dit Simone Jacquemard : « Elle se voit en train de voir, elle cherche la défaillance qui doit venir et qui viendra, quand, à des milliers de lieues en-dessous d'elle elle va découvrir le vide, puis un arrondi de sphère plus immense que le vide même, puis encore le vide délirant. »

Que ces délices de nos sœurs arcadiennes me laissent rêveur, tout un chacun le comprendra, je pense.

Voyons là un verbalisme, dont l'*Orangerie* écrite dans un style amplement balancé, oratoire, n'est hélas pas exempte et n'accablons pas l'auteur.

Je lui reprocherai plutôt d'avoir « boulé » la fin de son récit, d'une construction extrêmement floue et qui s'achève lui aussi sur le vide.

Comme tant d'œuvres de notre époque, ce roman pêche par la hâte, le manque de dessein précis et, au travers de quelques fausses habiletés, l'absence de conclusion.

Il se lit sans ennui mais aussi sans passion et qu'en restera-t-il au bout de quelque temps ? assez peu de choses, c'est à craindre.

SINCLAIR.

MONTMEURTRE

de MAURICE-BERNARD ENDREBE

Tous les amateurs de ce « genre noble » qu'est le roman policier connaissent et apprécient Maurice-Bernard Endrèbe, le père de la « Vieille Dame sans Merci » ; et tous les Arcadiens savent qu'il lui est souvent arrivé de glisser dans ses romans de petites phrases pleines d'indulgence et de compréhension pour le « masculin pluriel ». *Montmeurtre*, son dernier-né (Presse de la Cité, collection « Un Mystère », n° 674), est une excellente intrigue psychologique, assez différente à plusieurs égards des œuvres précédentes de l'auteur, mais où l'on retrouve tout son humour et toute son intelligente culture. Le décor est le Montmartre des boîtes de nuit, des studios de danse, des petits restaurants et des calmes pensions de famille — Montmartre insolite et poétique où évolue, entre autres, une ravissante Finlandaise au nom impronon-

çable, qui, en réalité, n'est autre que... Mais il faut laisser aux lecteurs la surprise de savoir pourquoi, comme il est dit sur l'affiche de certain cabaret, « Adam fait l'Abel ». Enigme parmi d'autres, au sein d'une intrigue remarquablement menée où l'on cherche le coupable, tout comme, à l'Olympia, le spectateur était naguère invité à... « chercher la femme ». Et quant à la respectable vieille dame qui se prend d'affection pour le très (trop) beau Alex, que celui qui n'a jamais éprouvé ce genre d'émotion lui jette la première pierre...

MARC DANIEL.

L'HONORABLE M. THÉO

de ELIZABETH HELY

Puisque nous en sommes aux romans policiers, signalons le pire après le meilleur. Intrigue invraisemblable, atmosphère conventionnelle, *L'Honorable M. Théo*, traduit de l'anglais dans la nouvelle collection « Panique » de Gallimard-NRF, est un livre bien médiocre. Mais on y lit, page 52, la sympathique confession d'un homosexuel qui appelle l'homosexualité par son nom, et, page 54, la réflexion du héros du roman à son sujet : « Il fallait un certain courage à Alec pour assumer, comme il le faisait, sa particularité, pour affirmer son appartenance à une catégorie d'individus méprisés ou condamnés par les autres hommes. » Voilà de quoi faire battre le cœur sensible des Arcadiens. Dommage que cette confession et cette réflexion n'aient aucun rapport avec l'intrigue, et que le personnage homosexuel puisse aussi bien être coureur de filles ou eunuque sans que cela change rien à rien... Mais c'est la mode en Angleterre de parler d'homosexualité, et Miss Elizabeth Hely a suivi la mode. Sachons-lui gré de l'avoir fait en prenant parti pour le bon sens et la justice, et apprécions l'honnêteté du traducteur et... de l'éditeur, qui auraient fort bien pu supprimer ces quelques lignes, et qui ne l'ont pas fait.

M. D.

L'AMOUR A ROME

de PIERRE GRIMAL

Le public arcadien est un public de « spécialistes ». Et comme tous les spécialistes, c'est un public difficile : connaissant à fond son sujet, et toujours prompt à prendre en faute les « amateurs » qui se risquent dans le champ de leur spécialité...

M. Grimal ne s'étonnera donc pas de la sévérité (relative) de ce compte rendu. Il devait bien se douter que la place, très restreinte, qu'il accorde à l'amour « grec » dans le tableau général qu'il trace de l'amour dans la Rome antique (1) ne satisferait pas des gens qui s'efforcent, précisément, de rendre à cet amour « grec » sa dignité historique.

C'est que M. Grimal a adopté un point de vue — je dirais presque un parti pris — qui est le suivant : la civilisation proprement romaine a eu, de l'amour, une conception à la fois très noble et très étroite, celle de l'union de l'homme et de la femme pour la perpétuation de la *gens* et de la Cité — conception excluant, en principe, les sentiments que nous appelons « amoureux », lesquels ne sont apparus, dans le cadre du mariage romain, que tardivement et comme clandestinement, au grand scandale des tenants de la tradition républicaine.

Partant de cette idée générale, M. Grimal a donc à cœur de justifier, par tous les moyens, sa conclusion qui est la suivante : « Nous ne penserons pas que Rome ait été seulement la Babylone impure, aux amours monstrueuses, que l'on se plaît à évoquer trop souvent; elle a tenté de concilier les exigences morales et sociales, avec lesquelles l'amour est si souvent en conflit, et les aspirations les plus profondes de l'âme, qu'il est dangereux de mutiler » (p. 334).

Belles paroles — belle théorie. Mais tableau qui ne va pas, à son tour, sans mutilations. Car il serait facile d'opposer, aux vues volontiers « idéalistes » de M. Grimal, d'innombrables témoignages qui vont à l'encontre de son opinion.

Ces témoignages, certes, il ne les ignore pas (son érudition est sans faille, comme il convient à un universitaire aussi distingué). C'est plus simple : il les récuse. Suétone, Tacite,

(1) Pierre Grimal, *L'amour à Rome*, Paris (Hachette), 1963, in-8, 345 p. Prix : 18 F.

Juvénal, tous les autres peintres de la décadence des mœurs à l'époque julio-claudienne — pour ne parler que de cette époque-là — sont traités par lui de témoins partiels; quant à Martial, il n'est même pas cité.

Du reste, l'« amour à Rome », pour M. Grimal, prend fin avec le règne de Néron. A partir du milieu du 1^{er} siècle, on croirait, à lire ce livre, que l'histoire romaine est terminée. Et pourtant, il s'en faut de beaucoup! même sans parler des amours des empereurs — un peu monotones, il faut l'avouer, dans leurs débordements, à quelques exceptions près, parmi lesquelles Hadrien valait bien une mention — un chapitre sur le christianisme antique et l'amour aurait complété et couronné cette étude de façon beaucoup plus heureuse que cet arrêt brusque, et totalement injustifié, sur les *Métamorphoses* d'Apulée.

Cependant, soyons justes. M. Grimal n'a nullement prétendu ignorer que les Romains se sont livrés avec délices à l'amour homosexuel. Il en parle à maintes reprises. Dès le chapitre des origines mythiques de Rome, il signale, très honnêtement, que le seul véritable « amour » dont la légende fasse mention est celui de Nisus et d'Euryale, familier à tous les lecteurs de Virgile et à tous les Arcadiens.

Il explique (pp. 120-121) que les relations homosexuelles n'avaient en soi rien de choquant, même pour les Romains du bon vieux temps de la République, mais que la notion de l'« empreinte du sang » applicable aux hommes comme aux femmes faisait considérer comme une souillure, pour un homme libre, de jouer le rôle passif — d'où les nombreux drames que nous ont rapportés les historiens classiques sans toujours en comprendre la signification exacte, celui de Véturius, celui de Trébonius, celui de Laetorius Mergus, celui du « primipile » C. Cornélius, celui, surtout — le plus célèbre — du tribun C. Scantinius (que M. Grimal ne cite pas, m'a-t-il semblé).

Dans ces conditions, et si l'on songe qu'au témoignage de Polybe (non cité ici) les garçons se vendaient librement à Rome dès la fin du 6^e siècle, il peut sembler pour le moins hasardeux d'écrire que les Romains éprouvaient « de tout temps » une « répugnance évidente » pour l'amour grec (p. 319). C'est là le type même d'affirmation qui ne s'appuie sur rien, sinon sur une opinion personnelle de l'auteur et peut-être sur des sentences moralisatrices d'écrivains de l'époque impériale *laudatores temporis acti*.

Et ce qui est très grave, c'est que ce même auteur, dans son ardent désir de prouver que les Romains éprouvèrent « de tout temps » cette « répugnance évidente », en arrive à... passer sous silence les témoignages contraires à son opinion. Ainsi, c'est tout juste si, à propos de Virgile (oui : le Virgile de la première *Eglogue*...), on nous dit qu'il n'était « pas

indifférent à la beauté des jeunes garçons » (p. 200). Les poèmes de Tibulle en l'honneur du beau Marathus sont évoqués en trois lignes (p. 183) alors que huit pages seront consacrées à ses amours avec Délie et avec Némésis. Rien n'est dit des vers d'Horace en faveur de Lyciscus et de Ligurinus, ni de ceux de Catulle pour Juventius. Mais le comble, c'est qu'à propos de César il ne soit même pas fait allusion à son caractère... bilatéral (« le mari de toutes les femmes, la femme de tous les maris », selon le mot célèbre), ni à ses amours, pourtant illustres et même proverbiales, avec le roi de Bithynie Nicomède. Le parti pris de « minimiser » l'aspect homosexuel des amours romaines atteint ici les limites de la supercherie historique!

Que, par la suite, M. Grimal choisisse de ne pas parler des amours de Tibère, ni de ceux de Gaius Caligula, c'est son affaire. Qu'il ait traité ceux de Néron par préterition, admettons. Qu'il ignore Hadrien et Antinoüs, soit, puisqu'il a pris Néron comme point final de sa chronique.

J'admets moins qu'il « exécute » le *Satyricon* — ce document unique pour l'histoire des mœurs — en quelques lignes, comme si c'était un petit livret sans importance. Et si je me refuse absolument à le suivre, encore une fois, lorsqu'il choisit, dans Tacite et dans Suétone (pour ne nommer qu'eux), des exemples de vertu et de fidélité conjugale en laissant dédaigneusement de côté toutes les pages, beaucoup plus nombreuses, où ces auteurs montrent avec éclat la corruption des mœurs — ainsi que, ce qui nous intéresse surtout ici, l'extrême diffusion de l'homosexualité dans la société romaine de l'époque impériale.

Voilà donc un livre d'une lecture agréable (un peu rocailleuse parfois à mon goût : nous sommes loin du style d'Armand Lanoux, dans un autre volume de cette même collection, *Amours* 1900), mais qui nous laisse profondément insatisfaits. Une théorie, dès le départ, trop étroite de l'« amour » à Rome — appuyée sur un choix trop arbitraire de textes et de faits historiques : le « puritanisme universitaire », sous les déguisements faussement libéraux qu'il revêt volontiers aujourd'hui, reste bien vivant et bien néfaste. Ce n'est pas encore demain, je le crains, qu'un professeur de Sorbonne abordera l'étude de l'histoire de la sexualité sans arrière-pensées moralisatrices!

En tout cas, ce n'est pas, malgré son érudite documentation, dans l'ouvrage de M. Grimal, qu'on trouvera l'illustration du célèbre dicton qui, à lui seul, ruine sa théorie anti-homosexuelle : *Roma ab inverso dicitur amore* (« Rome, autrement dit l'amour à l'envers... »).

MARC DANIEL.

A paraître début 1964 :

DISQUE « DISCOURS EN ARCADIE »

Discours de MARC DANIEL, ANDRÉ BAUDRY,
ROGER PEYREFITTE

(Banquet des *Dix ans d'Arcadie*)

Microsillon 33 tours — Durée 1 heure

LE RÉSERVER DÈS MAINTENANT

(Prix probable : 36 F)

« UN DOCUMENT UNIQUE... »

RAYMOND DE BECKER

L'ÉROTISME D'EN FACE

« S'assumer dans l'ordre plutôt que dans l'anarchie »

Ed. J.J. Pauvert — 256 p. — 200 illustrations

Broché : 33 F — Relié : 44 F (plus port)

HENRI D'AMFREVILLE

LE CAMARADE

« ... le blond géant de Hamburg à Jean »

Ed. Plon — 181 p. — 7,70 F

EDOUARD RODITI

DE L'HOMOSEXUALITÉ

« Sérieux, complet, un livre de base »

Sédimo — 400 p. — 20 F

BAR — RESTAURANT

« ROBERT »

8, rue de la Boucherie

Descente Porte-Fausse

VIEUX NICE

Téléphone : 80.00.80

CANNES

HOTEL P.L.M. **

3, rue Hoche

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)

Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI